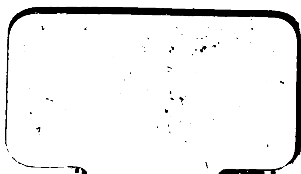
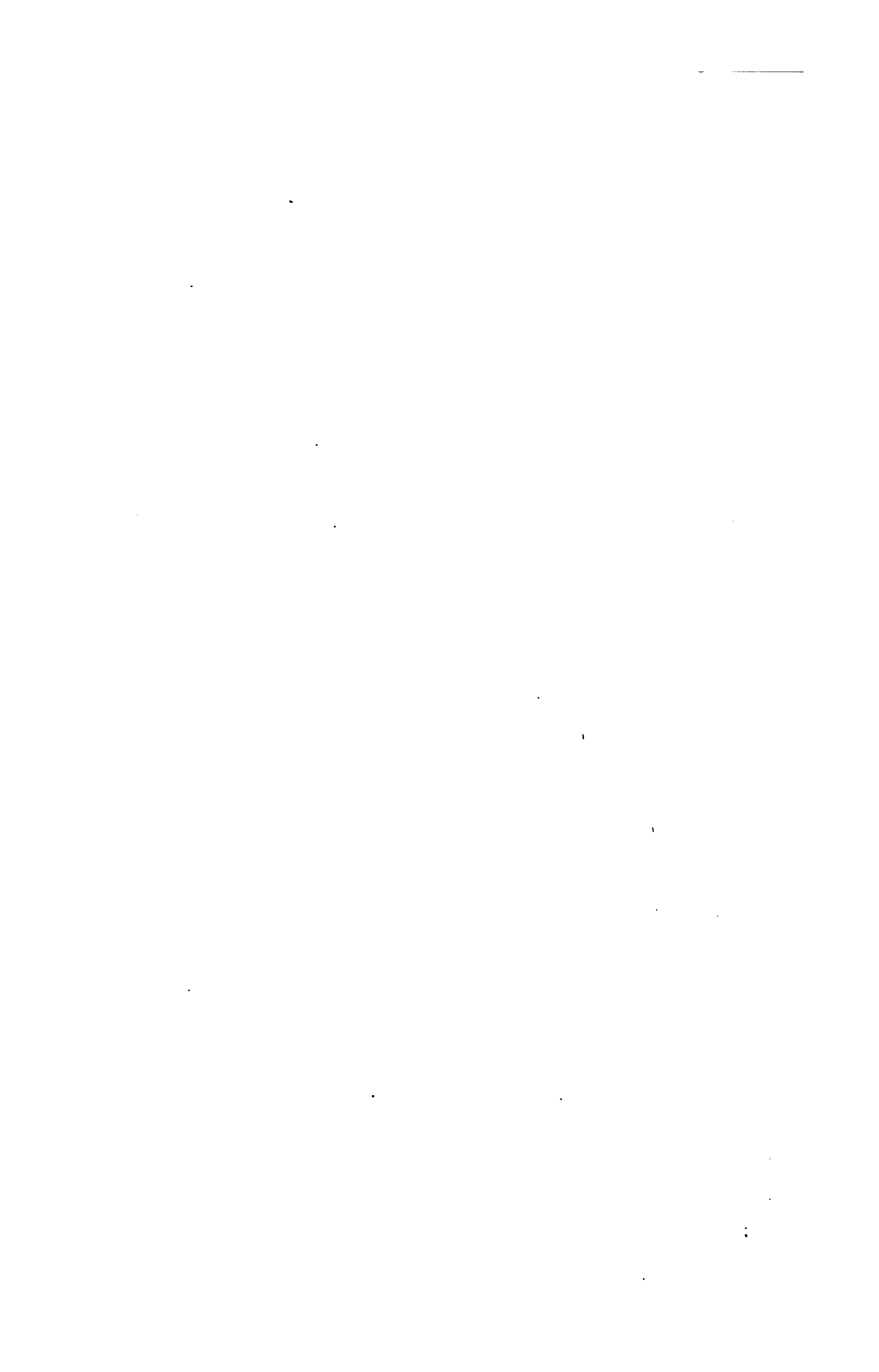



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA





CÉSAR

Ouvrages d'Alexandre Dumas.

Madame du Deffand	6 vol.
Les Mohicans de Paris	19 vol.
Salvator le Commissionnaire	4 vol.
Page (le) **du duc de Savoie**	8 vol.
Ingénue	7 vol.
Souvenirs de madame Giovanni	4 vol.
Pèlerinage à la Mecque et à Médine	2 vol.
Vie et aventures de la princesse de Monaco	6 vol.
El Saltéador	3 vol.
Catherine Blum	2 vol.
Souvenirs de 1830 à 1842	8 vol.
Grands Hommes (les) **en robe de chambre**	6 vol.
La Comtesse de Charny	19 vol.
Le Pasteur d'Ashbourn	8 vol.
Olympe de Clèves	9 vol.
Conscience l'Innocent	5 vol.
Les Drames de la Mer	2 vol.
Un Gilblas en Californie	2 vol.
Histoire d'une colombe	2 vol.
Une Vie artiste	2 vol.
Le Véloce	4 vol.
Le Trou de l'Enfer	4 vol.
Dieu dispose	6 vol.
Mes Mémoires	22 vol.
Les mille et un fantômes	2 vol.
Mariages du père Olifus	5 vol.
La Femme au collier de velours	2 vol.
La Régence	2 vol.
Louis XV	5 vol.
Louis XVI	5 vol.
Mémoires d'un Médecin	20 vol.
Le Collier de la reine	11 vol.
Ange Pitou	8 vol.
Les Quarante-Cinq	10 vol.
Les deux Diane	10 vol.
Le Bâtard de Mauléon	9 vol.
Le Chevalier de Maison-Rouge	6 vol.
Une Fille du Régent	4 vol.
La comtesse de Salisbury	6 vol.

Fontainebleau, Imp. de E. Jacquin.

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

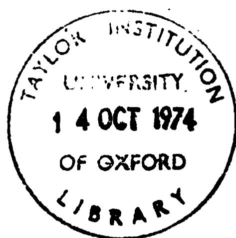
PAR

ALEXANDRE DUMAS

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente

1858


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 4 OCT 1974
OF OXFORD
LIBRARY

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

On sait de quelle manière attaquaient les Parthes.

Seulement, cette fois, en même temps qu'ils attaquaient, ils furent attaqués.

Octavius, dont ils ne paraissaient pas

vouloir s'occuper d'abord, en voyant son général enveloppé, fit un appel à ses hommes, afin que ceux qui seraient de bonne volonté allassent avec lui lui porter secours.

Cinq cents hommes d'abord, puis les quatre mille cinq cents autres descendirent de leurs montagnes comme une avalanche de fer, rompirent les rangs des Parthes, et firent leur jonction avec Crassus.

Alors, réunis à leurs compagnons, tous ensemble, ils le firent placer au centre, l'enveloppèrent de leur corps, le couvrirent de leur bouclier, et crièrent fièrement à l'ennemi :

« Tirez tant que vous voudrez maintenant, pas un trait n'atteindra notre général que nous ne soyons tous morts autour de lui et avant lui. »

Et, tous pressés ainsi les uns contre les autres, ils commencèrent, masse mobile et presque impénétrable, à cause des boucliers, à battre en retraite vers les Sinnaques.

Le surena remarqua avec inquiétude qu'il ne restait presque plus autour de Crassus que des hommes à boucliers, la plus grande partie des soldats armés à la légère et qui ne portaient pas cette arme défensive étant morts, les boucliers, sans neutraliser les coups de flèches terribles,

en amortissaient l'effet. Les Romains, groupés comme ils étaient, présentaient l'image d'une immense tortue à la carapace de fer se mouvant lentement, mais enfin se mouvant, et cela tout en gagnant le pays montagneux. Il comprit qu'une fois engagés dans cette chaîne de collines, la cavalerie, qui faisait sa force principale, lui devenait inutile; il vit que l'ardeur de ses Parthes s'émoussait, et il ne fit aucun doute que si la nuit survenait, et que les Romains parvinssent à quitter la plaine, ils étaient sauvés.

Alors le barbare en revint à la ruse, qui lui avait toujours aussi bien réussi que la force.

On laissa évader à dessein quelques pri-

sonniers, tout en faisant semblant de les poursuivre et de tirer dessus.

Les Parthes, par ordre de leur chef, avaient dit, devant ces prisonniers, que les Romains se trompaient quand ils croyaient que le roi Orodès leur voulait faire une guerre d'extermination; que rien, au contraire, ne lui serait plus honorable que l'amitié et l'alliance des Romains s'il pouvait croire à cette amitié et à cette alliance, et que si Crassus et les Romains se rendaient, on les traiterait, certes, avec humanité.

Les prisonniers se sauvèrent donc, et, ayant échappé à ceux qui les poursuivaient et aux traits lancés sur eux, ils rejoignirent leurs compagnons, auxquels ils

firent part de ce qu'ils avaient entendu.

Ils furent conduits jusqu'à Crassus, à qui ils répétèrent la fable inventée par le surena.

Celui-ci les ayant suivis des yeux, les avait vus regagner l'armée romaine, et, remarquant le mouvement qui s'y faisait depuis leur arrivée, il suspendit l'attaque.

Puis, débandant son arc, d'un pas tranquille, et accompagné de ses principaux officiers, il s'avança vers Crassus, lui tendant la main, et l'invitant à une entrevue.

Les soldats, voyant ces démonstrations

pacifiques, firent silence, et ils entendirent la voix du général ennemi qui disait :

« Romains, c'est malgré lui, et parce que vous êtes venus le chercher au cœur de ses États, que le roi vous a fait éprouver sa vigueur et sa puissance ; et maintenant, en vous renvoyant tous sains et saufs, il veut vous prouver sa clémence et sa bonté. »

Comme ces paroles étaient en harmonie avec ce que venaient de rapporter les prisonniers, les Romains accueillirent ces paroles avec une joie extrême.

Mais Crassus secouait la tête et ne voulait pas s'y fier. Toute négociation, jus-

qu'alors, avait voilé quelque piége et quelque mensonge, et il ne voyait, chez les Parthes, aucun motif à un changement de conduite si incroyable et si inattendu.

Il en délibérait donc avec ses officiers, opinant pour repousser toute ouverture, si séduisante et si doucereuse qu'elle fût, et surtout pour continuer, sans perdre un instant, la retraite vers les montagnes, quand les cris des soldats revinrent troubler sa délibération.

Eux aussi avaient délibéré et avaient décidé que leur chef irait au surena comme le surena irait à lui, et accepterait les propositions qui lui étaient faites.

Crassus voulait s'opposer à leur désir, mais ce n'était déjà plus un désir, c'était une volonté.

Les cris et les injures commencèrent à se faire jour et s'élancèrent de ces masses aigries.

Crassus était un traître, Crassus était un lâche ; il les livrait à des ennemis auxquels lui-même n'osait pas aller parler, quand ils venaient à lui sans armes.

Le général romain insista, leur demandant d'attendre un jour seulement, leur promettant que, le lendemain, ils seraient en sûreté dans la montagne.

Mais ces hommes désespérés étaient à bout de force et de patience; ils ne voulurent entendre à rien. Ils frappaient leurs armes les unes contre les autres pour couvrir sa voix, passant de l'injure à la menace, et criant, eux qui venaient de dire qu'on n'arriverait au corps de leur général que lorsqu'on les aurait tous tués, et criant que si Crassus ne descendait pas vers le surena, eux allaient le prendre et le livrer.

Ce rayon d'espérance les avait rendus aveugles et fous.

Enfin Crassus dit qu'il était prêt à faire ce qu'exigeait l'armée, mais avant de marcher vers les Parthes, s'adressant à haute voix à ses soldats :

— Octavius, dit-il, Petronius, et vous tous, officiers ici présents, vous êtes témoins de la violence qui m'est faite ; mais si vous échappez à ce danger, oubliez la façon dont me traitent mes propres soldats, et dites à tout le monde que c'est par la perfidie de ses ennemis et non par la trahison de ses compatriotes que Crassus a péri.

Et, sur ces mots, Crassus commença de descendre seul la colline.

Mais alors Octavius et Petronius eurent honte de laisser ainsi leur général s'exposer seul, et le suivirent.

Les licteurs de Crassus, jugeant que c'é-

tait de leur devoir de ne point abandonner leur maître, vinrent aussi se ranger à ses côtés.

Mais Crassus les renvoya.

— Si c'est pour traiter, dit-il, je suffis au traité ; si c'est pour mourir, je suffis à la mort.

Il voulut renvoyer comme eux Octavius et Petronius ; mais ceux-ci refusèrent absolument de le quitter, ainsi que cinq ou six Romains dévoués, qui voulurent partager, quel qu'il fût, le sort de leur général.

Tous trois s'avancèrent donc vers le

groupe ennemi, qui les attendait. A cinq ou six pas derrière eux marchait leur petite escorte.

Les premiers qui vinrent à la rencontre de Crassus et qui lui adressèrent la parole, furent deux Grecs métis, comme si depuis Sinon, dans toute trahison, devait se rever un Grec.

Ceux-ci, en reconnaissant Crassus, sautèrent à bas de leurs chevaux, et, le saluant profondément, lui adressèrent la parole en grec, l'engageant à envoyer quelques hommes pour s'assurer que le surena s'avançait sans armes.

— Si j'avais fait cas de la vie, répondit

Crassus dans la même langue, je ne serais pas venu me mettre en votre pouvoir.

Cependant, faisant halte un instant, il envoya, devant lui deux frères, nommés Roscius, pour demander combien on serait à l'entrevue et de quelle chose on traiterait.

Le surena commença par retenir les deux frères, puis, franchissant rapidement avec ses officiers la distance qui le séparait encore de Crassus :

— Eh quoi ! dit-il, nous sommes à cheval et le général des Romains est à pied ! Un cheval ! vite un cheval !

— Inutile, répondit Crassus. Puisqu'il y a traité entre nous, débattons ici les clauses de ce traité.

Mais le surena :

— Il y a traité, dit-il, à partir de ce moment, sans aucun doute : mais il s'agit non-seulement d'en débattre les clauses, mais de les signer. Car, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, vous autres Romains, vous oubliez vite tout traité qui ne porte pas votre cachet.

Et il tendit la main à Crassus.

Celui-ci donna la main au surena, tout en jetant l'ordre à ceux qui le suivaient de faire venir son cheval.

— Pourquoi faire venir ton cheval, dit le surena; crois-tu que nous manquions de chevaux?

Puis, faisant un signe pour qu'on amenât un cheval :

— Tiens, dit-il, en voici un que le roi te donne.

C'était un cheval magnifique, splendidement caparaçonné avec un frein d'or.

En même temps, et avant que Crassus eût eu le temps de s'en défendre, les écuyers l'avaient enlevé, l'avaient mis en

selle, et, marchant à ses côtés, frappaient le cheval pour hâter sa marche.

Il était évident que la trahison s'accomplissait, et que l'on voulait enlever Crassus.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

XVIII

Ce fut Cassius qui s'aperçut le premier de la trahison et qui voulut s'y opposer.

Il jeta un regard rapide sur tous ceux qui entouraient Crassus et chercha vainement, parmi eux, une physionomie rassurante.

Ceux qui souriaient, — et le surena, avec ses yeux peints, ses joues fardées, ses cheveux séparés au milieu du front comme ceux d'une femme, était des plus souriants, — ceux qui souriaient, souriaient d'une façon sinistre, comme fait la vengeance satisfaite.

Octavius, qui avait continué de marcher à pied, saisit la bride du cheval de Crassus, et l'arrêta en disant :

— Le général n'ira pas plus loin.

Mais le surena frappa du bois de son arc le cheval de Crassus, qui se cabra, et essaya de s'arracher à Octavius.

Les autres Romains qui accompagnaient Crassus comprirent alors le signe d'Octa-

vius, ils écartèrent les écuyers et se portèrent en avant du cheval de Crassus, en disant :

— C'est à nous de faire escorte à notre général.

Mais en même temps, sans que les hostilités fussent encore déclarées, on s'agita, on se poussa, on fit tumulte.

Dans ce tumulte, Octavius tira son épée, et, voyant qu'un écuyer avait saisi le cheval de Crassus par le frein et le tirait à lui, il lui passa son épée au travers du corps.

L'écuyer tomba.

En même temps que l'écuyer tombait, Petronius, qui avait accepté un cheval,

tombait aussi du haut de son cheval, mais sans blessure et d'un coup reçu sur la cuirasse.

Octavius se baissa pour aider son compagnon à se relever, mais comme il se baissait il reçut par derrière un coup qui le tua.

Petronius, lui-même, était tué avant d'avoir pu se relever.

En ce moment Crassus, à son tour, tomba.

Avait-il été frappé ou tombait-il par accident?

On l'ignore.

Seulement, à peine fut-il à terre qu'un Parthe, nommé Promaxatrès, se jeta sur lui et lui coupa la tête d'abord, la main ensuite, la main droite.

Au reste, toute cette catastrophe, rapide comme l'éclair, comme l'éclair aussi sembla passer au milieu des nuages.

Les soldats restés sur la colline étaient trop loin pour bien voir les détails, et de ceux qui accompagnaient Crassus, une partie fut tuée en même temps que lui, Octavius et Petronius.

Et l'autre partie, c'est-à-dire trois ou quatre hommes seulement, profitant de la bagarre, parvinrent à gagner la montagne,

et cela, comme on le pense bien, sans songer à regarder derrière eux.

Le surena laissa là le corps de Crassus, examina curieusement sa tête et sa main à laquelle était son anneau, et les donna à un chef nommé Syllacès.

Puis il s'avança vers les Romains, et lorsqu'il fut à portée de la voix :

— Romains, dit-il, la guerre est finie ; c'était à votre général seulement que le roi en voulait ; car c'était votre général, et non pas vous, qui avait voulu la guerre.

Vous pouvez donc venir à nous en toute

sécurité, ceux qui viendront auront la vie sauve.

Une partie de l'armée crut encore aux paroles de cet homme et se rendit.

L'autre partie resta où elle était, et, la nuit venue, n'ayant plus de chef, se dispersa dans la montagne.

Ce furent encore ces hommes dispersés qui eurent la meilleure chance.

De ceux-ci, quinze cents ou deux mille parvinrent à regagner les frontières, tandis que de ceux qui s'étaient rendus on n'en revit jamais un seul.

Tous furent égorgés par les Parthes.

On rapporte, dit Plutarque, qu'il y eut en tout vingt mille morts et dix mille prisonniers.

Seulement comme les prisonniers ne reparurent point, on peut les mettre au nombre des morts.

Maintenant passons à l'épilogue de cette effroyable tragédie, sur laquelle nous nous sommes peut-être un peu longuement étendu, ne pouvant échapper à son côté dramatique et surtout philosophique.

Pendant que ces choses se passaient en Mésopotamie, à quelques lieues de Carrhes,

Orodès avait fait sa paix avec l'Arménien Artabase.

Une des conditions de cette paix avait été le mariage de la sœur d'Artabase avec Pacorus, le fils d'Orodès.

On était donc en fête dans la capitale de l'Arménie, tandis qu'on massacrait en Mésopotamie Gaulois et Romains.

Ces fêtes, données à propos du mariage des deux jeunes gens, consistaient particulièrement en représentations scéniques de l'ancien théâtre grec; car Orodès, tout barbare qu'il était, parlait un peu la langue latine et très bien la langue grecque, tandis qu'Artabase, auteur drama-

tique en même temps que roi, faisait, comme roi de l'histoire, comme auteur dramatique, des tragédies.

Or un soir, au moment où les tables du festin venaient d'être enlevées et où un acteur tragique de Tralles, ville de Carie, nommé Jason, chantait, à la grande satisfaction des spectateurs, le rôle d'Agavé dans *les Bacchantes* d'Euripide, on frappa à la porte du palais.

Artabase ordonna de s'informer qui frappait.

Un officier sortit et rentra un instant après, disant que c'était un chef parthe, nommé Syllacès, qui venait donner au roi

Orodès de bonnes nouvelles de la Mésopotamie.

Le roi Orodès connaissait Syllacès comme un des familiers du surena.

Syllacès était en outre un grand de l'empire.

Sur un signe d'assentiment du roi Artabase, il ordonna que Syllacès fût introduit.

Syllacès commença par se prosterner aux pieds d'Orodès, et, en se levant il lâcha le pan de son manteau, qui laissa rouler aux pieds d'Orodès la tête et la main de Crassus.

Orodès comprit à l'instant même, et sans explication, et les Parthes présents au festin firent retentir la salle d'applaudissements et de cris de joie.

A l'instant même, Syllacès fit asseoir le roi près de lui.

De son côté, l'acteur Jason, qui chantait le rôle d'Agavé, comme nous l'avons dit, et qui en était à la scène entre Cadmus et Agavé, dans laquelle Agavé tient entre ses mains la tête de Penthée, que dans sa folie elle prend pour une tête de lion; de son côté, disons-nous, l'acteur Jason passant la tête de Penthée à un personnage du chœur, et, prenant celle de Crassus, s'écria

comme s'il continuait son rôle d'Agavé, mais en montrant la tête de Crassus au lieu de celle de Penthée :

« J'apporte de la montagne un nouvel ornement pour mon Thyrse, un brillant trophée de chasse. J'ai pris, comme tu peux le voir, ce lion dans mes filets. »

L'à-propos fut saisi avec fureur.

Puis, comme il continua son dialogue avec le chœur, et que le chœur demandait :

— Qui lui a porté le coup mortel?

Alors Promaxatrès s'élança aux côtés de Jason, et, lui arrachant la tête des mains :

— Moi ! moi ! dit-il, répondant par le vers d'Euripide :

« C'est à moi qu'en appartient l'honneur. »

En effet, on se le rappelle, c'était lui qui avait tué Crassus, et qui l'ayant tué, lui avait coupé la tête et la main.

Cet épisode inattendu compléta la fête, fête étrange où luttaient ensemble la civilisation et la barbarie, la tragédie factice et la tragédie réelle.

Orodès fit donner un talent à chacun des deux acteurs, un talent à Jason, un talent à Promaxatrès.

Ce fut ainsi que se termina cette grande et folle entreprise de Crassus et que se rompit, par la mort d'un de ses membres, le premier triumvirat.

Maintenant, si l'on veut savoir ce que devinrent les autres acteurs de cette scène, nous allons le dire en deux mots.

Le surena fut assassiné par ordre d'Orodès. Par cette défaite de Crassus, il était devenu en quelque sorte plus grand que le roi.

Orodès l'abattit comme un chêne qui fait trop d'ombre.

Pacorus, son fils, qui venait d'épouser la sœur d'Artabase, et qui avait vu la tête et la main de Crassus jouer un rôle aux fêtes de ses noces, fut vaincu et tué dans une grande bataille qu'il livra aux Romains.

Orodès tomba malade d'une hydropisie.

La maladie était mortelle. Mais son second fils, Phraates, trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, l'empoisonna.

Or, il arriva, dit Plutarque, que le poison était le remède inconnu de la maladie dont était atteint Orodès.

Que la maladie le reçut et l'absorba, et quils se chassèrent l'un l'autre.

En conséquence, ajoute Plutarque, Orodès se sentait soulagé, mais alors Phraates prit la route la plus courte.

Il étrangla son père.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

XIX

Revenons à Caton et à Pompée, puis de là nous jetterons un coup d'œil dans les Gaules et verrons ce que fait César.

Caton est toujours l'homme excentrique,

ayant le privilége de tout faire, mais avec tout cela ne pouvant se faire nommer consul.

Nous avons dit que Caton s'était mis sur les rangs et avait échoué.

Ce n'est vraiment pas assez dire quand il s'agit de l'importance d'un homme comme Caton, il faut encore dire comment il échoue.

On se rappelle ce que Caton avait prédit à Pompée à l'endroit de César.

César, il faut le dire, donnait parfaitement raison aux prophéties de Caton.

Il était le seul qui grandît au milieu de ces jours désastreux.

Il avait, avec un bonheur inouï, échappé à temps à ces guerres mesquines du Forum qui, depuis six ans, amoindrissaient Pompée : il y avait échappé pour faire la guerre, une guerre importante.

Il y a dans la guerre quelque chose de sérieux et de loyal qui élève les hommes à toute la hauteur qu'ils sont susceptibles d'acquérir.

Au Forum, qu'était César?

Un tribun moins populaire que Clodius,

moins énergique que Catilina, moins pur que les Gracques.

A l'armée, César commençait à rivaliser Pompée, et en rivalisant Pompée à dépasser tous les autres.

Or, à cette magie, de la gloire la plus éblouissante de toutes les magies, se joignait cette habileté profonde, cette corruption sourde et éternelle, qui étaient les deux grands moyens de César.

Caton voyait moins les victoires que remportait César dans les Gaules que l'effrayant chemin qu'il faisait à Rome.

Il n'y avait qu'un moyen pour Caton d'arrêter cette marche, qui tendait à l'abolissement de la République.

C'était de se faire nommer consul : consul à Rome, il réagissait contre César, imperator dans les Gaules.

Il se mit sur les rangs.

Mais il fit décréter par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et que personne ne pourrait briguer les suffrages en leurs noms.

C'était un assez mauvais moyen d'arriver.

Caton était par lui-même un médiocre solliciteur.

« D'un autre côté, le peuple, dit naïvement Plutarque, était mécontent qu'on lui enlevât son salaire. »

Aussi Caton, sollicitant à la manière du Coriolan de Shakespeare, échoua-t-il dans sa candidature.

Or, il était d'habitude, quand on éprouvait un échec semblable, que celui qui l'avait éprouvé s'enfermât pendant quelques jours avec sa famille et ses amis dans la tristesse et le deuil.

Mais Caton ne faisait rien comme tout le monde.

Comme il mettait sa disgrâce sur le compte de la corruption, et qu'il prétendait valoir mieux que son époque, il ne voyait dans cette disgrâce qu'un nouvel hommage rendu à lui par ses concitoyens.

Aussi ce jour même se fit-il frotter d'huile et alla-t-il jouer à la paume au Champs-de-Mars; puis, après son dîner, selon son usage, descndit-il au Forum sans tunique et sans souliers, et s'y promena-t-il jusqu'à la nuit avec ses familiers.

Le peuple suivait Caton, applaudissait Caton, mais ne le nommait pas consul.

Cette conduite valut à Caton le blâme de Cicéron, l'homme du juste-milieu.

— Tu voulais être consul ou tu ne voulais pas l'être, dit Cicéron.

— Oui, répondit Caton, pour le bien de la République et non pour la satisfaction de mon propre orgueil.

— Alors, raison de plus, dit Cicéron, si c'était pour le bien de la République, il fallait sacrifier à la République ta rigidité.

Caton secoua la tête; il était de ceux qui trouvent toujours qu'ils ont raison.

Caton, nous l'avons dit, avait un fanatique que l'on appelait Favorinus.

Il était à Caton ce qu'Apollodore était à Socrate.

A Rome on l'appelait le singe de Caton.

Il se mit — Favorinus — sur les rangs pour l'édilité.

Il échoua.

Il avait été soutenu par Caton.

Caton ne portait pas bonheur, mais Caton était entêté.

Il se fit remettre les tablettes où étaient

inscrits les votes, montra que tous les votes étaient écrits de la même main, en appela aux tribuns, et fit casser l'élection.

L'année suivante, Favorinus fut nommé édile.

Nous avons dit que tout nouvel édile était accoutumé de donner des jeux.

Favorinus rêvait quels jeux il pourrait donner pour faire concurrence à Curion, son collègue.

Curion était ruiné, mais comme on était ruiné à Rome — il devait peut-être huit ou dix millions, une misère. — il fallait

que Favorinus se ruinât pour rester au-dessous de cet homme ruiné.

L'avantage des fortunes détruites, c'est qu'on ne craint pas de les détruire.

A un moment donné, César aura besoin de Curion, et lui donnera cinquante millions de sesterces (dix millions).

Est-ce que nous n'avons pas vu de nos jours des hommes qui n'étaient jamais ruinés?

Caton entra comme Favorinus donnait sa langue aux chiens, ne sachant que faire

de nouveau, dans une époque où Pompée faisait combattre trois cent quinze lions à crinières et vingt éléphants.

Caton se chargea des jeux.

Le bruit se répandit aussitôt à Rome que c'était Caton qui se chargeait des jeux de Favorinus.

Caton Impressario, ce serait chose curieuse.

Caton ramena les jeux à la simplicité antique.

Au lieu de couronnes d'or, il distribua

aux musiciens des couronnes d'olivier comme à Olympie.

Puis, au lieu de présents magnifiques, qu'on avait l'habitude de faire, il distribua aux Romains des cruches de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois; et aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires.

Les Grecs, qui étaient gens d'esprit, croquèrent leurs raves et sucèrent leurs poireaux en riant.

Les Romains, qui avaient bon estomac, mangèrent leur chair de porc et leurs figues en disant :

— Le drôle de corps que ce Caton !

Puis par une de ces bizarreries comme en fait le peuple, le peuple mit à la mode les jeux de Favorinus.

On s'étouffait pour aller chercher sa botte de raves ou son fagot.

Curion et ses jeux firent un *fiasco* complet.

Il était vrai que c'était Caton en personne qui posait les couronnes d'olivier sur la tête des chanteurs et qui distribuait les poireaux et les concombres.

On voulait voir Caton marchand de légumes.

Favorinus, du milieu de la foule, applaudissait Caton avec la foule.

C'était pendant ce temps que s'accomplissaient, entre Milon et Clodius, les événements que nous avons racontés, à la suite desquels Pompée avait été, momentanément, nommé seul consul.

C ton s'était d'abord opposé à cette nomination.

Caton, on le sait, s'opposait a tout.

Mais deux événements étaient arrivés, qui sans coïncidence entre eux, devaient cependant selon Caton avoir une influence fatale sur la liberté.

Julie, la femme de Pompée, était morte, comme nous l'avons dit.

Crassus avait été battu et tué par les Parthes.

La mort de Julie trompait l'alliance du beau-père et du gendre.

Julie était le trait-d'union entre César et Pompée.

La mort de Crassus rompait le triumvirat.

La crainte que chacun, particulièrement César et Pompée, avait de Crassus, leur faisait observer l'un envers l'autre les conditions du traité signé. Mais quand la mort leur eût enlevé cet adversaire qui pouvait, sinon par son génie du moins par sa fortune, lutter contre celui des deux à qui la victoire serait restée, on ne vit plus que ce qui était réellement, c'est-à-dire deux lutteurs prêts à se disputer la possession du monde.

Or, Caton n'aimait pas Pompée, mais surtout Caton haïssait César.

Caton n'oubliait pas que César avait publié son anti-Caton.

Et que dans cet anti-Caton, il lui reprochait deux choses :

La première, d'avoir passé au tamis les cendres de son frère pour en extraire l'or ;

La seconde, d'avoir cédé sa femme, jeune, à Hortensius, dans l'espérance de la reprendre, plus tard, vieille et riche.

Ce que fit Caton.

En attendant, il se désespérait. Que

voulaient donc ces deux hommes — César et Pompée — qui trouvaient le monde trop étroit pour eux deux ?

Les dieux avaient divisé l'univers en trois parts : Jupiter, le ciel; Neptune, la mer; Pluton, les enfers.

Et le partage fait, tous dieux qu'ils étaient, ils s'étaient tenus tranquilles.

César et Pompée n'étaient que deux à partager l'empire romain, et l'empire romain ne pouvait leur suffire.

CHAPITRE VINGTIÈME

XX

Ce qui effrayait Caton, c'était cette étrange puissance que prenait sur Rome César absent de Rome.

Tandis que l'écho de l'Orient apportait la nouvelle de la défaite de Crassus, l'écho

de l'Occident apportait la nouvelle des victoires de César.

Un jour arriva cette nouvelle que César avait marché contre les Germains, avec lesquels on était en paix, et leur avait tué trois cent mille hommes.

C'était la même infraction commise par Crassus contre les Parthes.

Seulement Crassus avait laissé trente mille hommes et la vie là où César avait trouvé une nouvelle occasion d'augmenter sa gloire et sa popularité.

Au bruit de cette victoire, le peuple

poussa de grands cris de joie, et demanda que l'on rendît publiquement grâce aux dieux.

Mais Caton, au contraire, s'éleva contre César qui avait fait cette injustice d'attaquer un peuple avec lequel on était en paix, et il demanda qu'on livrât César aux Germains, pour qu'ils eussent à faire de César ce que bon leur semblerait.

« Sacrifions aux dieux, dit-il, pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur l'armée la folie et la témérité du général; mais punissons ce général pour ne point attirer sur nous la vengeance des dieux et ne pas charger Rome du poids d'un sacrilége. »

Il va sans dire que la proposition de Caton fut honteusement repoussée.

César apprit au fond des Gaules la bonne volonté de Caton pour lui, et, dans une lettre au sénat, chargea à son tour Caton d'injures et d'accusations.

Parmi ces accusations, les deux registres des comptes cypriotes, l'un noyé, l'autre brûlé, tenaient grande place; et à l'endroit de la haine de Caton contre Pompée, César demandait si cette haine n'avait point pour cause le refus qu'avait fait Pompée de la fille de Caton.

A ces deux imputations, Caton répondait :

— Que peu importaient d'abord ces deux registres perdus ou conservés, que, sans avoir reçu de la République ni un cheval, ni un soldat, ni un vaisseau, il avait rapporté de Cypre plus d'or et d'argent que Pompée n'en avait jamais conquis par toutes ses guerres, par tous ses triomphes, et en bouleversant le monde.

Que quant au refus que Pompée aurait fait d'avoir Caton pour beau-père, c'était au contraire lui qui avait refusé d'avoir Pompée pour gendre.

Non point qu'il crût Pompée indigne de s'allier à lui, mais parce qu'il trouvait les principes de Pompée trop peu conformes aux siens.

Pompée, nommé seul consul, avait, comme nous l'avons vu, rétabli l'ordre et fait condamner Milon, sans s'inquiéter si Milon avait été son homme, et sans mesurer le service que Milon lui avait rendu en tuant Clodius.

La tranquillité, exilée de Rome, y avait donc fait, comme Cicéron, une rentrée triomphale.

Cicéron appelle le consulat de Pompée divin.

Où tout cela menait-il Rome?

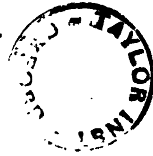
A la royauté, ou tout au moins à la dictature.

En effet, le mot *roi* était tellement détesté des Romains, que c'eût été une grande folie de prononcer le mot.

. . . .

La chose, déguisée sous le nom de dictature, était bien moins effrayante.

Il y avait bien les souvenirs de la dictature de Sylla.



. . . .

Mais la dictature de Sylla avait été une dictature aristocratique, et toute la noblesse, tout le patriciat de Rome surtout, trouvait qu'une pareille dictature valait encore mieux que des tribunats comme ceux des Gracches et de Clodius.

Il en résulta que Pompée se crut assez fort pour faire un essai.

On répandit sourdement dans Rome que Pompée consul ne pouvait encore faire tout le bien qu'il désirait, et surtout empêcher tout le mal qu'il craignait.

Puis, à la suite de ce regret exprimé, les gens qui l'avaient exprimé secouaient tristement la tête, comme réduits d'en venir à cette extrémité, en disant :

— C'est triste à avouer, mais il faudrait un dictateur.

De sorte qu'on n'entendait que ces mots dits à demi-voix :

— Il faudrait un dictateur ! un dictateur est nécessaire.

Puis il ajoutait :

— Et franchement, n'est-ce pas, il n'y a que Pompée qui puisse être dictateur ?

Caton entendait dire cela comme les autres, et rentrait chez lui furieux.

Enfin un homme se chargea de formuler ce prétendu désir du peuple, ce prétendu besoin de Rome.

C'était le tribun Lucilius.

Il proposa publiquement d'élire Pompée dictateur.

Mais Caton était là.

Caton monta à la tribune après lui, et s'éleva contre lui avec tant de force, que Lucilius faillit perdre son tribunat.

Voyant cet échec, plusieurs amis de Pompée se présentèrent en son nom, déclarant que jamais Pompée, lui eût-on donné la dictature, ne l'eût acceptée.

— Mais, dit Caton, parlez-vous au nom de Pompée lui-même, ou seulement en votre propre nom?

— Nous parlons au nom de Pompée, répondirent les ambassadeurs.

— Eh bien, dit Caton, il y a un moyen bien simple à Pompée de montrer sa bonne foi : il a tout pouvoir ; qu'il fasse rentrer Rome dans la légalité, en aidant à la nomination de deux consuls.

Le moyen proposé par Caton fut reporté à Pompée.

Le lendemain, Pompée descendit au Forum, et s'adressant au peuple :

— Citoyens, dit-il, j'ai obtenu toutes les

charges beaucoup plus tôt que je ne l'avais espéré, et je les ai déposées toujours beaucoup plus tôt qu'on ne s'y était attendu.

Que désire Caton?

Je ferai selon son désir.

Caton demanda que, par l'influence de Pompée, deux consuls fussent élus, et, s'il était possible, sans trouble.

Pompée fixa les comices à un mois, déclara que tous les citoyens étaient libres de se présenter, pourvu qu'ils remplissent

les conditions nécessaires au consulat, et affirma que, sans trouble, ils seraient élus.

Beaucoup se présentèrent.

Domitius et Messala furent élus.

Domitius était le même contre lequel Pompée avait fait tant d'entreprises illégales, et qu'il avait tenu assiégé dans sa maison, tandis qu'il se faisait nommer consul avec Crassus.

Puis Pompée se démit du pouvoir.

Il rentra ou fit semblant de rentrer dans la vie privée.

D'où venait cette facilité à redevenir simple particulier ?

Il y avait près de deux ans que Julie était morte, et Pompée était amoureux.

De qui Pompée était-il amoureux ?

Nous allons vous dire cela.

D'une femme charmante, fort à la mode à Rome.

De la fille de Metellus Scipion, de la veuve de Publius Crassus.

Elle s'appelait Cornélie.

C'était en effet une personne fort distinguée, très versée dans la littérature, et musicienne excellente.

Elle jouait de la lyre.

Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir étudié la géométrie, et, dans ses moments perdus, de lire les philosophes.

C'était ce que de nos jours nous appe-

lons, nous autres Français, une femme de lettres, et ce que les Anglais appellent un bas-bleu.

Ce mariage fit hocher toutes les têtes sérieuses de Rome.

Qu'avait affaire, à cinquante-trois ans, Pompée d'une femme de dix-neuf, qui eût été d'âge à épouser juste le plus jeune de ses deux fils!

D'un autre côté, les républicains trouvaient que, dans cette occasion, Pompée avait oublié la situation précaire de la République.

Sous les nouveaux consuls, les troubles recommençaient.

Que faisait Pompée pendant qu'on se bousculait au Forum, comme aux beaux jours de Clodius et de Milon?

Il se couronnait de fleurs, faisait des sacrifices et célébrait ses noces.

Mais aussi pourquoi Caton avait-il troublé le consulat de Pompée?

Il convenait tant à Cicéron.

Tout allait si bien à Rome quand Pompée était seul consul!

Aussi, lorsque Messala et Domitius eurent fait leur temps, je n'oserais même pas dire qu'ils le firent jusqu'au bout, cette idée rentra dans la tête de tous les *honnêtes gens* de Rome d'avoir Pompée pour dictateur.

Remarquez que, par l'opposition faite par Caton, Caton faisait partie des *malhonnêtes gens*.

On proposa donc de nouveau la dictature pour Pompée.

Mais alors Bibulus monta à la tribune.

Vous vous souvenez de Bibulus? C'est le gendre de Caton.

Bibulus monta donc à la tribune.

On s'attendait à quelque sortie véhémente contre Pompée.

Point.

Bibulus proposa de réélire Pompée seul consul.

Ainsi il lui donnait une grande autorité, mais limitée au moins par des lois.

— De cette façon, disait Bibulus, la République sortira de la confusion où elle

est, et on sera esclave du meilleur citoyen.

Cet avis paraissait étrange de la part de Bibulus.

Aussi, quand on vit Caton se lever, pensa-t-on qu'il allait, selon son habitude, tonner contre tout le monde et même contre son gendre.

Mais il n'en fut rien.

Au grand étonnement de la multitude, on entendit sortir de la bouche de Caton ces paroles, qui furent prononcées au milieu du profond silence :

— Jamais, dit Caton, je n'eusse ouvert l'avis que vous venez d'entendre ; mais puisqu'un autre l'a fait, je pense que vous devez le suivre.

Je préfère à l'anarchie une magistrature, quelle qu'elle soit, et je ne connais personne de plus propre que Pompée à commander dans de si grands troubles.

Le sénat, qui n'attendait que l'opinion de Caton pour se prononcer, se rangea de cette opinion aussitôt qu'elle fut émise.

Le sénat décréta donc que Pompée serait nommé seul consul, et que, s'il avait

besoin d'un collègue, il choisirait lui-même ce collègue.

Seulement, ce ne pourrait être avant deux mois.

Pompée, enchanté d'avoir trouvé un appui dans l'homme chez qui il comptait rencontrer un adversaire, invita Caton à le venir voir dans ses jardins du faubourg.

Caton s'y rendit.

Pompée se porta au-devant de lui et l'embrassa, le remerciant de son appui,

le priant de l'aider de ses conseils, et de faire comme s'il partageait l'autorité avec lui.

Mais Caton, toujours rogue, se contenta de répondre à toutes ces politesses de Pompée :

— Ma conduite précédente n'a pas été dictée par un sentiment de haine, ma conduite présente n'est pas réglée par un motif de faveur.

Avant, comme aujourd'hui, je n'ai consulté que l'intérêt de l'État.

Maintenant, toutes les fois que tu me

consulteras sur tes affaires privées, je te donnerai un conseil volontiers ; mais quant aux affaires publiques, ne me le demandasses-tu pas, j'en dirai toujours mon avis.

Et tout haut encore !

Quant à Cicéron, c'était tout le contraire de Caton : celui-ci semblait tenir à honneur d'être mal avec tout le monde, celui-là était aussi bien avec César qu'avec Pompée.

Au mois de novembre de l'an de Rome 700, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, Cicéron écrivait à Atticus :

« Je trouve une première consolation, et comme une planche dans mon naufrage, à ma liaison avec César. Il comble mon frère Quintus — je dirai ton frère, bons dieux ! — d'honneurs, d'égards, de bonnes grâces, au point que Quintus ne serait pas mieux m'ayant pour imperator. Croirais-tu que César vient, à ce qu'il m'écrit, de lui abandonner le choix d'un quartier d'hiver pour ses légions? *Et tu ne l'aimerais pas ! et qui donc aimerais-tu alors, parmi tous ces gens-là?* A propos, t'ai-je mandé que *je suis lieutenant de Pompée*, et que je quitte Rome aux ides de janvier? »

O digne Cicéron !

Et quand on pense que, sans Fulvie, il eût été aussi bien avec Antoine qu'il était avec Pompée et César !

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

XXI

On voit que tout cela, c'était fort mesquin et très peu honnête.

Nous allons donc passer un peu à César.

Non pas que nous comptions faire l'histoire de sa campagne des Gaules.

D'ailleurs, il l'a faite lui-même, et probablement que nous ne trouverions rien ailleurs qui valût mieux, vérité ou mensonge, que ce qu'il y dit de lui-même.

Pendant les neuf ans qui viennent de s'écouler, pendant ces neuf ans où il n'a pas revu Rome et où Rome ne l'a point revu, et qui l'ont conduit de l'âge de trente-neuf ans à l'âge de quarante-huit, car, vous le voyez, nous n'avons plus affaire à un jeune homme, pendant ces neuf ans, il a fait des miracles.

Il a pris d'assaut huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, il a combattu trois millions d'ennemis, il en a

tué un million, fait prisonuiers un million, mis en fuite un million.

Tout cela avec cinquante mille hommes.

Mais quels hommes !

Cette armée de César, c'est César qui l'a pétrie de sa main ; il en connaît chaque homme par son nom ; il sait ce qu'il vaut, ce qu'on en peut faire dans l'attaque comme dans la défense.

Cette armée, ce sont les anneaux d'un serpent dont il est la tête ; avec cette seule différence, qu'il la fait mouvoir entière ou par tronçons.

Il est tout à la fois, pour cette armée, un général, un père, un maître, un compagnon.

Il punit deux choses : la trahison et la révolte.

Il ne punit même pas la peur. Les plus braves ont leurs heures de faiblesse.

Telle légion a reculé, fui ; elle sera brave un autre jour.

Il permet tout à ses soldats, mais après la victoire : les armes d'or et d'argent, le repos, le luxe, le plaisir.

— Les soldats de César peuvent vaincre, même parfumés, dit-il.

Il va jusqu'à donner à chaque soldat un esclave pris parmi les prisonniers.

Une fois en marche, personne que lui ne saura l'heure de l'arrivée, l'heure du départ, l'heure du combat.

Et encore souvent ne le saura-t-il pas lui-même, et ne prendra-t-il conseil que des circonstances. Chaque événement, si grave ou si minime qu'il soit, apporte avec lui son inspiration.

Sans motif de s'arrêter, il s'arrête ; sans

motif de partir, il part. Il faut que ses soldats sachent que toutes raisons et tous motifs sont en lui, et que, de ces raisons et de ces motifs, il ne rend compte à personne.

Bien plus souvent, il part tout à coup, disparaît, indique la route à suivre.

Où est-il? Nul le sait; ses soldats le chercheront s'ils veulent le retrouver.

Aussi ces hommes, qui, avec d'autres, étaient et seraient des hommes ordinaires, sont des héros avec lui.

Ils l'aiment, parce qu'ils se sentent aimés de lui.

Il ne les appelle pas *soldats*, il ne les appelle pas *citoyens*, il les appelle CAMARADES.

D'ailleurs cet efféminé, cet homme faible, cet épileptique, ne partage-t-il pas tous les dangers, n'est-il pas partout à la fois, ne fait-il pas cent milles par jour à cheval, en charrette, même à pied ?

Ne traverse-t-il pas les rivières à la nage, ne franchit-il pas les neiges de l'Auvergne, ne marche-t-il pas dans leurs rangs nu tête au soleil, à la pluie ?

Lorsqu'il s'agit de combattre, c'est à pied que, le plus souvent, il combat comme eux. C'est après la victoire, et pour poursuivre l'ennemi, qu'il monte sur ce cheval

fantastique élevé par lui, et qui a le sabot fendu et partagé en cinq comme un pied d'homme. Quand il dort, n'est-ce pas comme eux, en plein air, sur la terre nue ou sur un charriot ? N'a-t-il pas toujours à ses côtés, jour et nuit, un secrétaire prêt à écrire sous sa dictée, derrière lui un soldat qui porte son épée?

Quand il a quitté Rome, n'a-t-il pas fait si grande diligence qu'en huit jours il était au bord du Rhône ; si bien que les courriers, partis trois jours avant lui pour annoncer son arrivée à son armée, ne sont arrivés que quatre et cinq jours après lui?

Y avait-il, dans toute l'armée, un cavalier capable de lutter avec lui ? Avait-il be-

soin de ses mains pour conduire son cheval? Non. Ses genoux lui suffisaient, et il le dirigeait comme il voulait, les bras croisés, les mains derrière le dos.

Une de ses légions est massacrée, il la pleure et laisse pousser sa barbe jusqu'à ce qu'elle soit vengée.

Si des capitaines jeunes et nobles, qui ne sont venus dans la Gaule que pour s'enrichir, redoutent quelque nouvelle guerre, il les assemble.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-il, ma dixième légion me suffit! — La dixième légion de César, c'est sa vieille garde. —

Je n'ai besoin que de ma dixième légion pour attaquer les barbares; nous n'avons pas affaire à des ennemis plus terribles que les Cimbres, et il me semble que je vaux bien Marius.

Et la dixième légion lui dispute ses officiers pour lui exprimer sa reconnaissance, et les autres légions désavouent leurs capitaines.

Il y a plus, il a fait une treizième légion. Parmi ces Gaulois vaincus, il a recruté dix mille hommes. Vous en avez vu mille ou douze cents à l'œuvre avec Crassus. Ceux-là, c'est sa troupe légère, ce sont ses tirailleurs de Vincennes. Elle est toujours

gaie et ne se fatigue jamais. C'est la légion de l'Alouette, qui va chantant comme l'oiseau dont elle porte le nom, et qui semble avoir des ailes comme lui.

Maintenant, si l'on passe du courage et du dévoûment de tous au courage et au dévoûment individuels, on aura des traits comme aux beaux temps des Républiques grecque et latine, des Cynegire et des Scévola.

Dans un combat naval, près de Marseille, un soldat, nommé Acilius, se jette sur un vaisseau ennemi, mais en mettant le pied sur le pont il a la main droite abattue d'un coup d'épée. Alors, de la gauche,

armé de son bouclier, il frappe avec tant de force l'ennemi au visage qu'il fait reculer tout ce qui se trouve devant lui et qu'il se rend maître du vaisseau.

Dans la Grande-Bretagne, dans l'île sacrée, dans l'île des Druides, que César a résolu de conquérir, parce que, dit Suétone, on lui a rapporté qu'on pêche sur ces côtes de plus belles perles qu'en Orient, et qu'il aborde à travers ces flux et ces reflux qui confondent la science romaine, dans la Grande-Bretagne, les chefs de cohortes se sont engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils sont vivement attaqués par l'ennemi. Un soldat, sous les yeux de César, se jette au milieu des barbares, fait des prodiges de valeur,

oblige l'ennemi de prendre la fuite, le poursuit et sauve ses officiers. Enfin il passe le marais le dernier, traverse cette eau bourbeuse moitié à la nage, moitié en marchant, tombe dans une fondrière dont il ne se tire qu'en laissant son bouclier, et, comme César, émerveillé d'un tel courage, court à lui les bras ouverts, lui, la tête baissée, les yeux pleins de larmes, tombe aux pieds de César et lui demande pardon de n'avoir pas su conserver son bouclier.

C'est un de ces hommes, Cassius Scæva, qui, plus tard, à Dyrrachium, l'œil crevé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et ayant reçu cent trente coups sur son bouclier, appellera l'ennemi comme s'il voulait se rendre, et

de deux ennemis qui s'approcheront, abattra l'épaule de l'un d'un coup d'épée, blessera l'autre au visage, et, secouru par ses compagnons, aura la chance de s'échapper.

C'est un de ces hommes, Granius Petronius, qui, plus tard, en Afrique, montant un vaisseau dont s'est emparé Scipion, dit à Scipion, qui fait massacrer tout l'équipage, et veut lui laisser la vie à lui seul parce qu'il est questeur : Les soldats de César sont accoutumés à donner la vie aux autres, et non pas à la recevoir, — et se coupe la gorge.

Aussi, avec de pareils soldats, il ne

doute de rien. Il apprend que les Belges, les plus puissants des Gaulois, se sont soulevés et ont mis sur pied plus de cent mille hommes. Il court à eux avec ce qui peut le suivre : vingt ou vingt-cinq mille Espagnols, Romains, Gaulois, Germains, tout est César dans l'armée de César ; il tombe sur eux au moment où ils ravagent les terres des alliés de Rome ; il les bat, les taille en pièces, et en tue un si grand nombre, que les soldats qui poursuivent les survivants passent les étangs et les rivières sans ponts, sur les cadavres des morts.

Les Nerviens, au nombre de soixante mille, surprennent César, tombent sur lui au moment où il se retranche et ne s'at-

tend pas à combattre. Sa cavalerie est rompue au premier choc, les barbares enveloppent la douzième et la septième légions, en massacrant tous les officiers.

César arrache le bouclier d'un soldat, se fait jour à travers ceux qui combattent devant lui, se jette au milieu des Nerviens, et, à l'instant même, est entouré de tous côtés.

C'est sa dixième légion qui le sauve, et qui, du haut de la colline d'où elle voit le danger que court son général, se précipite comme une avalanche, renverse tout ce qui se trouve devant elle, dégage César, et non-seulement ne se contente pas de

l'avoir dégagé, mais laisse le temps à toute l'armée de donner à son tour.

Alors l'engagement devient général.

Trente mille Romains combattent soixante mille ennemis; chacun fait des prodiges de valeur ; mais les Nerviens ne reculent pas d'un pas. Chaque soldat de César tue deux ennemis. Les soixante mille Nerviens restent couchés sur le champ de bataille ; cinq cents seulement survivent.

De quatre cents sénateurs, trois cent quatre-vingt-dix-sept furent tués. Trois seulement survécurent.

Des débris de peuple, avec un roi, s'é-

taient renfermés à Alésia, ville de l'Auxois, située au haut d'une montagne. La ville passe pour imprenable ; ses murailles ont trente coudées.

N'importe, César vient l'assiéger.

Le roi renvoie tous ses cavaliers, et les charge de se répandre dans les Gaules, de dire qu'il a pour trente jours de vivre seulement, et de ramener tout ce qui est en état de porter les armes.

Les cavaliers ramènent trois cent mille hommes. César, avec soixante mille soldats, est pris entre soixante mille assiégés et trois cent mille hommes, qui l'assiégent lui-même.

Mais il a prévu la chose : lui aussi s'est fortifié, fortifié contre ceux de la ville, fortifié contre ceux de la plaine.

Il a entouré son camp d'ouvrages prodigieux, de trois fossés de vingt pieds de large, de quinze de profondeur.

D'un rempart de douze pieds.

De huit rangs de petits fossés avec pieux au fond, palissades au bord.

Tout cela prolongé dans un circuit de deux lieues, et fait en moins de cinq semaines.

C'était le dernier effort de la Gaule : il vint se briser là.

Un jour, César sortit du camp, laissant ce qu'il y fallait d'hommes pour empêcher les assiégés de sortir de la ville, et il tomba sur les trois cent mille hommes qui l'enveloppaient.

« Toute cette formidable puissance, dit Plutarque, se dispersa sous l'épée des Romains et s'évanouit comme un fantôme ou comme un songe. »

Les Romains, qui gardaient le camp, ne surent la victoire que par les cris, les lamentations des femmes d'Alésia, qui, du

haut des murailles, voyaient l'armée romaine revenir avec des boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang et la vaisselle et les tentes gauloises.

Enfin, les assiégés, mourants de faim, sont forcés de se rendre, après avoir proposé de tuer les femmes et les enfants et de les manger.

César attend leurs députés sur son tribunal.

Le Vercingétorix, qui avait été l'âme de cette guerre, se couvre alors de ses plus belles armes, sort de la ville sur un cheval richement caparaçonné, le fait caracoler

autour de César, saute à terre, jette son épée, ses javelots, son casque, son arc et ses flèches aux pieds du vainqueur, et, sans dire un seul mot, vient s'asseoir sur les marches de son tribunal.

— Pour mon triomphe, dit César en le montrant du doigt à ses soldats.

Donc, non-seulement César a beaucoup fait, mais il a fait plus que personne n'avait fait avant lui.

Plus que les Fabius, plus que les Metellus, plus que les Scipion, plus que Sylla, plus que Marius, plus que Lucullus, plus que Pompée lui-même.

Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises.

Enfin, il a été supérieur à tous par le nombre des combats qu'il a livrés et par la multitude effroyable d'ennemis qu'il a fait périr.

Aussi, que se passe-t-il à Rome?

Rome est tellement effrayée de ses victoires, que le sénat proposait, la Gaule étant pacifiée, de donner un successeur à

César, et que Caton annonçait, hautement et par serment, qu'il citerait César en justice du moment où celui-ci aurait renvoyé son armée.

Le tout était de lui faire renvoyer son armée.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

XXII

Disons juste où en étaient, à Rome, les différents personnages dont nous avons suivi la vie dans tous ses détails, et qui vont prendre une part active dans la guerre civile.

Jetons de la clarté dans les intérêts de chacun. Après la belle étude de notre cher Lamartine sur César c'est le seul travail qui nous reste à faire.

Voyons d'abord ce que faisait Cicéron au moment où se brouillèrent les cartes entre César et Pompée.

Cicéron avait hérité du jeune Publius Crassus de sa place au conseil des Augures.

Puis enfin, dans le partage des provinces, le sort lui ayant donné la Cilicie avec une armée de douze mille fantassins et de deux mille six cents cavaliers, il s'embarqua pour *sa province*, comme on disait.

Sa mission était de soumettre le Cappadoce au roi Ariobarzane.

Il s'acquitta de cette mission sans avoir recours aux armes.

Il mit cette fois encore en pratique son fameux axiôme de : *Cedant arma togæ.*

Ce n'était pas chose facile : les revers des Romains en face des Parthes poussaient les Ciliciens à la révolte.

Les Romains pouvaient donc être vaincus.

Mais ce qui étonna tout le monde, ce que

les historiens constatent avec ébahissement, c'est que Cicéron ne voulut aucun présent des rois, et dispensa la province des festins qu'elle donnait aux gouverneurs.

Chaque jour il invitait à sa table les Ciliencis les plus distingués, et payait ces repas officiels sur les appointements qui lui étaient accordés.

Sa maison n'avait pas de portier : qui voulait le voir le voyait, et était introduit sans même dire son nom.

Nul ne le trouva jamais au lit, quoique les visites commençassent chez lui de bon matin. Il se levait à l'aube.

Pendant toute la durée de son proconsulat, il ne fit point battre un seul homme de verges ; jamais, dans un moment de colère, il ne déchira la robe de celui qui lui inspirait cette colère ; jamais il ne dit d'injures : jamais il n'ajouta les outrages aux amendes qu'il infligeait.

Bien plus, s'étant aperçu que les deniers publics avaient été pillés par des concussionnaires, il fit venir ceux-ci devant lui et leur fit rendre gorge, sans même dire le nom de ceux qui restituaient les sommes les plus fortes, ne voulant pas dénoncer à la haine de leurs concitoyens des hommes qui ne s'étaient peut-être pas crus si coupables qu'ils l'étaient effectivement en faisant ce que tout le monde faisait.

Des brigands avaient établi leur domicile sur le mont Amanus, et rançonnaient, pillaient et tuaient les voyageurs.

Il leur fit une guerre acharnée, les dispersa et fut proclamé imperator par ses soldats.

Vous ne saviez pas cela, n'est-ce pas, chers lecteurs, que Cicéron avait été proclamé général. C'est cependant un fait constaté par Plutarque. Il est vrai que Cicéron, en véritable homme d'esprit qu'il était, comprit que son titre d'orateur jetterait de l'ombre sur son titre d'imperator, et n'abusa point de la couronne de laurier.

Cependant de temps en temps le vaniteux reparaît.

— Mon cher confrère, lui écrit l'orateur Cœlius, envoyez-moi des panthères pour mes jeux.

— Impossible, lui répond Cicéron, il n'y a plus de panthères en Cilicie, toutes se sont réfugiées en Carie, irritées d'être les seules à qui l'on fasse la guerre au milieu de la paix générale.

Bientôt quittant son gouvernement, où la *paix générale* ne lui laissait rien à faire, il passa par Rhodes, où il resta quelque temps au milieu de ses anciens amis et de

ses vieilles connaissances, et enfin il arriva à Rome, qu'il trouva toute chaude et toute fiévreuse, et dans cet état où sont les cités à la veille d'une guerre civile.

A son arrivée, le sénat voulut lui décerner le triomphe; mais on se rappelle combien Cicéron tenait à être en bonnes relations avec tout le monde.

Il répondit au sénat qu'il aurait plus de plaisir à suivre le char triomphal de César dès que l'on aurait fait un accommodement avec Pompée et lui, qu'à triompher lui-même.

Quant à Pompée, il regardait grandir

César, mais ne paraissait pas s'inquiéter des proportions gigantesques auxquelles il arrivait.

Il ne voyait dans son rival que le tribun factieux de Rome, le complice de Catilina, l'instigateur de Clodius.

Il ne voyait pas César.

Puis, revêtu du souverain pouvoir, comme font les hommes tout puissants, il se faisait reprocher bon nombre d'abus.

Il avait rendu des lois contre ceux qui achètent les suffrages ou captent les jugements.

Ces lois étaient bonnes et portaient contre les coupables des peines méritées.

Scipion, son beau-père, fut accusé.

Pompée fit venir chez lui ses trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé.

Il en résulte que l'accusateur voyant Scipion reconduit jusque chez lui par les trois cent soixante juges se désista.

Il avait défendu par une loi de louer les accusés lors des procès.

Plancus, son ami, étant accusé, il se présenta lui-même pour le louer.

Caton était au nombre des juges.

La corruption générale ne modifiait pas celui-là.

Il se boucha les oreilles avec ses deux mains.

— Que faites-vous? lui demandèrent ses collègues.

— Il ne convient pas, répondit Caton, d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois, surtout lorsqu'il est loué par celui qui les a faites.

Il en résulte que Caton fut récusé par Plancus.

Mais, malgré la récusation de Caton, Plancus n'en fut pas moins condamné.

Cette condamnation mit Pompée de si mauvaise humeur, qu'à quelques jours de là, Hipsœus, personnage consulaire, accusé comme Plancus et comme Scipion, attendit Pompée, et, au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table, se jeta à ses genoux.

— Laissez-moi tranquille, dit Pompée de mauvaise humeur, car vous ne gagnerez rien à vos prières que de faire refroidir mon souper.

Sur ces entrefaites et dans un voyage

qu'il fit à Naples, Pompée tomba gravement malade; il guérit néanmoins; et, sur le conseil du Grec Praxagoras, les Napolitains firent à propos de sa guérison des sacrifices d'actions de grâce.

Cet exemple fut suivi par les cités voisines de Naples, et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât pendant plusieurs jours ces fêtes de convalescence.

Puis, quand Pompée revint à Rome, les populations lui firent cortége, les députés allèrent au-devant de lui le front couronné de fleurs, des banquets publics furent of-

ferts, et il ne marchait, en entrant dans les cités, que sur des jonchées de lauriers et de fleurs.

Il en résulta qu'en arrivant à Rome, Pompée, enivré de cette marche triomphale, se tourna avec mépris du côté de l'orage qui s'amoncelait vers l'Occident.

Il douta encore bien moins de l'avenir quand on lui eut continué ses gouvernements pour quatre années et qu'on l'eut autorisé à prendre dans le trésor public mille talents chaque année, cinq millions pour la solde et l'entretien des troupes.

Mais aussi César, de son côté, pensa

que l'avenir était arrivé pour lui, et que, puisque l'on faisait toutes ces choses pour Pompée, on ne pouvait les lui refuser.

Ses amis présentèrent sa requête en son absence.

Ils demandèrent en son nom qu'en récompense des combats livrés par lui, de l'extension de l'empire dont il avait porté à l'ouest les limites jusqu'à la grande mer extérieure, au nord jusqu'à la Grande-Bretagne et jusqu'au Rhin, on lui donnât un second consulat et on lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne lui vînt point enlever la gloire et le fruit de tant de travaux, et que, commandant

seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouit en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités.

La demande donna lieu à une grande discussion.

Pompée parut étonné de cette seconde partie de la demande des amis de César.

— J'ai, dit-il, des lettres de mon cher César qui me prient de lui faire donner un successeur, afin qu'il soit déchargé des fatigues de cette guerre.

Quant au consulat, ajouta-t-il, il me paraît juste qu'on lui permette de le demander quoique absent.

Mais Caton était là, Caton le grand opposant, le grand niveleur, disons le mot, le grand envieux.

Caton s'opposa avec force à la proposition, et exiga que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens, la récompense de ses services.

Pompée ne répliqua point; il n'avait garde.

Caton disait à César : — Viens te livrer sans armes à Pompée, c'est-à-dire à ton plus mortel ennemi.

En conséquence, et sur l'avis de Caton, appuyé par le silence de Pompée, le sénat refusa à César la prolongation de ses gouvernements.

Un des officiers de César se tenait à la porte du sénat, et entendit le refus.

— Bon, dit-il, frappant sur la garde de son épée, celle-ci les lui donnera.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

XXIII

Cependant César prenait ses précautions.

— Semblable à un athlète, dit Plutarque, il se frottait d'huile pour le combat.

Sa manière de se frotter d'huile, était de frotter les autres d'or.

Il avait fait passer à Rome des sommes immenses.

Il avait donné de l'argent et des congés à plus de vingt mille de ses soldats.

Enfin il avait renvoyé à Pompée deux légions que celui-ci lui avait demandées, sous prétexte de la guerre parthique, et il avait donné à chaque soldat cent cinquante drachmes.

Puis il avait attiré à son parti le tribun du peuple Curion, dont il avait payé les

dettes immenses — quatorze ou quinze millions — et Marc-Antoine, qui s'était rendu caution pour Curion, et se trouvait ainsi déchargé des dettes de son ami.

Mais cela ne suffisait point à César.

Il fit demander à Marc-Antoine s'il n'avait pas besoin de ses services.

Marc-Antoine répondit qu'il était un peu gêné et accepterait volontiers un prêt de quelques millions.

César lui en envoya huit.

Nous prononçons pour la première fois

le nom d'un homme qui va jouer un grand rôle et peser d'un poids immense sur les événements.

Faisons, selon notre habitude, une courte halte à propos d'un grand nom, et disons ce que c'était que Marc-Antoine.

On ne sait pas précisément la date de la naissance d'Antoine.

Les uns disent qu'il était né quatre-vingt-trois ans, les autres quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ.

Prenons une moyenne.

Antoine avait à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, trente à trente-deux ans.

Disons ce qu'à cet âge il était et ce qu'il avait fait.

Marcus Antonius avait pour aïeul l'orateur Antonius, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla, et pour père Antonius qui, ayant commencé la conquête de l'île de Crète, partagea le surnom de *Crétique* avec Quintus Metellus, qui l'acheva.

Disons en passant que ce Quintus Me-

tellus fut le père de cette Cécilia Metella, dont le magnifique tombeau, s'élevant à a gauche de la via Appia, est aujourd'hui encore l'objet du pèlerinage artistique de tous les touristes.

Antonius le *Crétique* passait pour un homme libéral, à la main et au cœur ouverts, peu riche, au reste, comme tous ceux qui ne ferment pas leur cœur du même cadenas que leur caisse.

Un jour, un de ses amis vint le prier de lui prêter quelque argent : si faible que fût la somme, il ne l'avait pas.

Alors, il donna l'ordre à un de ses es-

claves de lui apporter, pour se faire la barbe, de l'eau dans un bassin d'argent.

L'esclave apporta le bassin avec de l'eau dedans.

Antonius renvoya son esclave, disant qu'il se ferait la barbe lui-même.

L'esclave sortit.

Alors Antonius fourra le bassin sous le manteau de son ami.

— Engage, ou vends ce bassin, dit-il, il ne sera pas dit qu'un ami m'aura demandé

un service et que je ne le lui aurai pas rendu.

Quelques jours après, Antonius entendit un grand bruit du côté des cuisines ; c'était sa femme, Julie, de la maison des Césars, qui cherchait le bassin d'argent, et, ne le trouvant pas, voulait faire appliquer la question aux esclaves.

Antonius fit venir sa femme et lui avoua le fait, la priant de lui pardonner à lui, et surtout de laisser ces pauvres esclaves tranquilles.

Marcus Antonius, ou plutôt Marc-Antoine, comme nous avons l'habitude de

l'appeler, ayant pour mère cette Julie à laquelle son père priait de lui pardonner. Marc-Antoine était donc, par sa mère, de la famille de Julia — de la *gens* Julia, comme on disait — et par conséquent parent de César.

Marc-Antoine avait été, après la mort d'Antonius, élevé par sa mère, femme parfaitement distinguée.

L'éducation n'en avait pas été meilleure; ou plutôt, comme on le verra, le tempérament l'avait emporté sur l'éducation.

Sa mère, veuve, s'était remariée à Cornelius Lentulus; justement à ce Lentulus

que Cicéron fit étrangler dans sa prison, comme complice de Catilina.

Nous allons comprendre tout à l'heure les grandes haines d'Antoine contre Cicéron.

Haines sanglantes, profondes, mortelles, que les historiens ne se donnent pas la peine de nous expliquer, et qui nous font voir les hommes pis qu'ils ne sont, ou nous les présentent sous un autre aspect.

Antoine était-il donc beau-fils de Lentulus, étranglé par Cicéron ou par son ordre; plus tard, ne l'oubliez pas, il épousera Fulvie, veuve de Clodius.

Or, Cicéron est bien aussi pour quelque chose dans la mort de Clodius.

Antoine reprochait même à Cicéron d'avoir refusé de rendre à sa mère le corps de son mari, et qu'il avait fallu, pour l'obtenir, que sa mère, matrone de la famille Julia, allât se jeter aux pieds de la femme de Cicéron, c'est-à-dire d'une petite bourgeoise.

Après cela, la chose était-elle vraie?

Quànd il n'était pas ivre, Antoine ne se gênait point pour mentir.

Antoine était d'une beauté parfaite.

Ce n'est pas non plus sous cet aspect que les historiens nous représentent le brutal descendant d'Hercule.

Si beau, ma foi, que Curion, l'homme le plus débauché de Rome, le même dont César vient de payer les dettes, vous vous le rappelez, lui voua une de ces amitiés que ne manquaient jamais de calomnier les contemporains.

Voire Socrate et Alcibiade.

Sous le rapport des dettes, il avait marché sur les traces de César.

A dix-huit ans, il devait un million et

demi, dont Curion s'était alors rendu caution.

Nous parlons de Curion fils.

Curion père avait chassé Antoine de chez lui comme un mauvais sujet qui perdait son fils, ou qui, tout au moins, aidait son fils à se perdre.

Le second ami d'Antoine, celui qui était le plus cher à son cœur, après Curion, fut Clodius.

On voit qu'Antoine choisissait bien ses amis.

Envoyé d'abord comme Aristobule, il monta le premier à l'assaut, chassa Aristobule de forteresse en forteresse, puis, l'ayant joint et lui ayant livré bataille, il le tailla en pièces, quoique son armée fût de moitié moins forte que celle de l'ennemi.

Ces succès lui valurent toute la confiance de Gabinius.

Ce fut vers ce temps que Ptolémée Aulètès (vous vous rappelez le joueur de flûte royal, n'est-ce pas?) demanda à Pompée son assistance pour rentrer dans ses États, soulevés contre lui.

Pompée le renvoya à Gabinius, son homme d'affaires.

Ptolémée offrit à Gabinius dix mille talents, cinquante millions.

. . . .

La somme était ronde, aussi tenta-t-elle prodigieusement Gabinius.

Cependant, comme la plupart des officiers supposaient qu'à côté de ces avantages d'argent elle offrait de grands dangers, Gabinius hésitait.

Mais Antoine, qui probablement avait reçu quelque petit pot-de-vin d'un million ou deux de Ptolémée, poussa si ardemment Gabinius, que celui-ci se décida, mais à la condition qu'Antoine se chargerait de conduire l'avant-garde.

C'était ce que le jeune homme — Antoine avait alors vingt-huit ans — c'était ce que le jeune homme, lieutenant en quête des entreprises aventureuses, demandait à grands cris.

Aussi accepta-t-il sans hésiter.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

XXIV

On craignait fort le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à Péluse, la première ville d'Égypte en venant par la Syrie.

Il y avait tout le désert à traverser,

celui qui s'étend aujourd'hui de Jaffa à El arich.

Puis il y avait d'affreux marais, qui étaient formés par une espèce de lac de vase, que l'on appelait le lac Serbonide.

Les Égyptiens, amis du merveilleux, appelaient ce marais le soupirail de Typhon. Les Romains, plus réalistes, prétendaient que c'était un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus resserrée de l'isthme, reparaît à cet endroit et vient se décharger dans la Méditerranée.

Ce marais existe encore aujourd'hui, et s'étend de Rosette à Raz-Burloz.

Antoine prit les devants, s'empara de Péluse, s'assura des chemins et prépara le passage à l'armée.

A sa suite, Ptolémée entra donc à Péluse.

Comme c'était la première ville de ses états qu'il reconquérait, il voulut faire un exemple et ordonna de massacrer les habitants.

Mais, comme les hommes courageux et prodigues, Antoine avait bon cœur, et le meurtre lui répugnait.

Il prit donc sous sa protection, non-seu-

lement les habitants, mais la garnison, et aucune exécution n'eut lieu.

Ptolémée rentra dans Alexandrie, où Antoine donna encore d'autres preuves d'humanité, qui lui concilièrent la bienveillance des habitants.

Une de celles qui lui firent le plus d'honneur est celle-ci :

Il avait été l'hôte et l'ami d'Archelaüs. Or, comme cela arrive dans les guerres civiles, Archelaüs s'était trouvé son ennemi, et, un jour, les deux anciens compagnons en étaient venus aux mains.

Archelaüs battu avait été tué.

Antoine sut sa mort, fit chercher parmi les cadavres, retrouva son corps et lui fit faire des obsèques magnifiques.

Cette piété lui valut la sympathie, non-seulement des habitants d'Alexandrie, mais encore des Romains qui combattaient sous ses ordres, de sorte qu'il revint à Rome avec une certaine popularité.

C'était justement l'époque où Rome était divisée en deux factions : celle des nobles, ayant à leur tête Pompée; celle du peuple, qui faisait signe à César de revenir des Gaules.

Nous avons dit qu'Antoine était l'ami de

Curion, et que Curion était très influent près du peuple.

Cette influence doubla quand César eut envoyé douze millions à Curion et huit millions à Antoine.

On employa une partie de cette somme à faire nommer Antoine tribun du peuple. Sans doute employa-t-on, pour le faire nommer, le même subterfuge que pour Clodius.

Mais enfin il fut nommé.

Au reste, Plutarque raconte comment la chose se faisait :

« Ceux qui briguaient des charges, dit-il, mettaient au milieu des places des tables de banque, corrompant effrontément les masses à prix d'argent, et alors le peuple combattait pour celui qui l'avait payé, non-seulement de son vote, mais avec les arcs et des frondes.

» Or, souvent on s'éloignait de la tribune, celle-ci étant souillée de sang et entourée de cadavres, et la ville se trouvait dans l'anarchie. »

Quelque temps après qu'Antoine eût été nommé tribun du peuple, on l'associa au collége des Augures.

César, en l'achetant, achetait donc à la fois le peuple et les dieux.

Maintenant, nous avons dit où en était César avec le sénat, au moment où Antoine à son retour d'Égypte venait de traiter avec César.

On a vu comment le sénat avait refusé à César la prolongation de son gouvernement, et comment un officier de César, frappant sur son épée, avait dit :

— Celle-ci le lui donnera.

Restait un homme bien important pour César.

C'était Paulus, qui faisait bâtir la ma-

gnifique basilique qui remplaça celle de Fulvie.

Paulus était gêné par les dépenses que lui occasionnait cette bâtisse.

César lui envoya sept millions pour l'aider.

Paulus fit dire à César qu'il pouvait compter sur lui.

On statua sur l'affaire du consulat.

Le sénat décida que César ne pouvait briguer le consulat sans venir à Rome.

Alors Curion, au nom de César, fit une proposition.

Il déclarait que César était prêt à venir à Rome, seul et sans armée, mais à la condition que Pompée licencierait ses troupes et demeurerait à Rome seul et sans armée.

Si Pompée gardait son armée, lui, César, demandait à venir à Rome avec la sienne.

Mais Curion appuyait sur le licenciement des troupes de Pompée, disant que César, ne se jugeant pas plus important que le dernier citoyen, pensait qu'il était mieux

pour la République que lui et Pompée se trouvassent en face l'un de l'autre comme deux simples particuliers que comme deux généraux d'armée.

Ils attendraient ainsi, chacun de son côté, les honneurs qu'il conviendrait à leurs concitoyens de leur décerner.

Le consul Marcellus répondit à Curion, et, en lui répondant, traita César de brigand.

Il ajouta que, si César ne voulait pas mettre bas les armes, il fallait le traiter en ennemi public.

Mais alors Curion fut soutenu par Antoine, par Paulus, le deuxième consul, et par Pison.

Il demanda au sénat un vote visible.

C'est-à-dire que ceux des sénateurs qui voudraient que César seul posât les armes et que Pompée retînt le commandement, passassent tous du même côté de la salle.

Cela ressemblait assez à notre vote par assis et levé.

Et cependant, le plus grand nombre de sénateurs, presque tous même, passèrent du côté de la salle indiqué par Curion.

Curion demanda la contre-épreuve.

C'est-à-dire que ceux qui étaient d'avis que Pompée et César posassent tous deux les armes, et qu'aucun des deux ne conservât son armée, passassent de l'autre côté.

Vingt-deux sénateurs seulement restèrent fidèles à Pompée.

Pendant ces deux votes, Antoine était descendu sur le Forum, avait raconté au peuple ce qui se passait au sénat et avait échauffé son enthousiasme pour César.

Il en résulta que, lorsque Curion descen-

dit, annonçant la victoire qu'il venait de remporter, en obtenant le double désarmement, un triomphe l'attendait à la porte.

On lui jeta des couronnes comme à un athlète victorieux, et on le reconduisit avec de grands cris jusqu'à sa maison.

C'était au tour d'Antoine d'agir. Il profita de ce moment d'enthousiasme du peuple pour César et fit décréter par le peuple que l'armée, qui était rassemblée, serait envoyée en Syrie pour renforcer celle de Bibulus, qui faisait la guerre aux Parthes.

Le peuple décréta en outre que personne ne pouvait plus s'enrôler sous Pompée.

Ces deux décrets rendus, Antoine monta au sénat et demanda à lire aux sénateurs une lettre qu'il avait reçue de César.

Mais le sénat avait changé d'avis, poussé par Marcellus.

Marcellus s'opposa à ce qu'Antoine lût la lettre de César.

Antoine la lut au milieu du bruit, de sorte qu'elle ne fut pas entendue.

Alors il descendit au Forum et la lut au peuple.

Pendant ce temps, Scipion, beau-père

de Pompée, faisait décréter que si, à jour fixe, César ne posait pas les armes, il serait considéré comme ennemi public et traité comme tel.

Pendant tout ce temps, Lentulus criait :

— Contre un bandit comme César, ce ne sont point des décrets qu'il faut mais des armes !

Puis, employant la métaphore :

— Je vois déjà, dit-il, dix légions descendre des Alpes et s'avancer vers Rome.

Citoyens, prenons le deuil.

Et le sénat décida que Rome prendrait le deuil.

Bon sénat !

Rome prit le deuil.

Pauvre Rome !

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

XXV

Sur cette entrefaite, des lettres de César étaient arrivées.

Il faisait de nouvelles propositions ; car il faut rendre cette justice à César, qu'il

agissait en toute modération dans cette affaire entre lui et Pompée.

Il offrait de tout abandonner, à la condition qu'on lui laisserait le commandement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat.

Pompée refusa de laisser les légions.

Les légions formaient à peu près vingt mille hommes.

Cicéron arrivait de Cilicie.

Il désirait la paix avant toute chose.

Il pria Pompée de ne pas être si rude envers César : trop de rudesse le devant pousser à bout.

Mais Pompée répondit que pousser à bout César était son désir, et qu'ainsi on en finirait plus vite avec lui.

Cicéron lui opposa les décrets du peuple, l'armée envoyée en Syrie, la défense faite aux citoyens de s'engager sous Pompée.

— Avec quoi combattrez-vous César ? lui demanda-t-il.

— Bon, répondit Pompée, je n'ai qu'à

frapper la terre du pied, il en sortira des soldats.

Cicéron détermina Pompée à se rendre à ce que demandaient les amis de César, qui consentait à une nouvelle concession.

Au lieu de garder deux légions, César se contentait de six mille hommes.

— Proposez vite la chose au sénat, dit Cicéron à Antoine, Pompée y consent.

Antoine courut au sénat et fit la proposition.

Mais le consul Lentulus refusa tout net et chassa du sénat Antoine et Curion.

Antoine sortit du sénat en chargeant les sénateurs d'imprécations ; puis, pensant que le moment était venu pour César de risquer le tout pour le tout, il rentra chez lui, se déguisa en esclave, détermina Curion et Q. Cassius à en faire autant, et, tous trois prenant une voiture de louage, sortirent de Rome pour joindre César et lui rendre compte de ce qui se passait.

César était à Ravennes, où il n'avait avec lui que la treizième légion, quand les tribuns arrivèrent.

Il ne s'attendait pas à une pareille fortune. Il avait déjà pour lui la force, presque le droit ; Curion, Antoine et Quintus Cassius lui apportaient la légalité.

Du plus loin qu'il aperçut les soldats, Antoine se mit à crier :

— Soldats ! nous sommes les tribuns du peuple chassés de Rome. Il n'y a plus d'ordre dans Rome, les tribuns n'ont plus la liberté de parler ; on nous a chassés parce que nous étions pour la justice, et nous voilà...

César accourut. Il ne pouvait croire à un pareil bonheur. Il reçut Curion, Antoine et Cassius à bras ouverts, et leur donna à l'instant même des commandements.

Il n'attendait que cette occasion pour se venger de l'outrage et de l'ingratitude

qu'on lui faisait, depuis six mois, boire à pleine coupe.

Outre ce que nous avons dit, Marcellus et Lentulus avaient privé du droit de bourgeoisie les habitants de Néocôme que César avait depuis peu établis dans les Gaules.

De plus, ils avaient fait battre un de leurs sénateurs, sous le consulat de Marcellus.

Et comme celui-ci demandait qu'on lui dît au moins la raison d'un pareil outrage, Marcellus répondit qu'il n'en voulait donner d'autres que sa volonté, et que ceux

qui étaient mécontents de lui et de Rome pouvaient s'aller plaindre à César.

La coupe débordait.

C'était Bonaparte en Égypte, insulté tous les jours par le Directoire.

Rien ne manque à la comparaison, pas même Pompée.

Le Pompée français s'appelait Moreau.

Il s'agissait seulement de ne pas perdre une heure. César n'avait avec lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux.

Mais il compte sur les soldats qu'on enverra contre lui et qui ont servi sous lui.

Il compte sur tous ces vétérans en congé qu'il a envoyés à Rome pour y voter.

Sur ces deux légions qu'il a rendues à Pompée, et dont chaque homme a reçu de lui, en partant, cent cinquante drachmes.

Plus enfin que sur tout cela, il compte sur sa fortune.

On commencera par s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule cisalpine.

Seulement, on y causera le moins de tumulte, et l'on y versera le moins de sang possible.

Il faudra pour cela s'emparer de la ville par surprise.

Il ordonne, en conséquence, à ses capitaines et à ses soldats de ne prendre que leurs épées.

Puis il remet le commandement de l'armée à Hortensius, passe le jour à voir combattre des gladiateurs, un peu avant la nuit prend un bain; son bain pris entre dans la salle à manger, y reste quelque temps avec les convives qu'il a invités à

souper ; au bout d'une heure se lève de table, invite ses convives à faire bonne chère, leur promet qu'il reviendra bientôt, sort, monte dans un charriot de louage, prend une autre route que celle qu'il doit tenir ; mais les flambeaux qui l'éclairent s'éteignent, il s'égare, erre toute la nuit, ne trouve de guide qu'au point du jour, rejoint alors ses soldats et ses capitaines au rendez-vous qu'il leur a donné, tourne vers Ariminium et se trouve en face du Rubicon, petite rivière, mince filet d'eau, illustre aujourd'hui à l'égal des plus grands fleuves, et qui séparait la Gaule cisalpine de l'Italie proprement dite.

Manuce prétend y avoir lu cette inscription :

« Au-delà de ce fleuve Rubicon, que nul ne fasse passer drapeaux, armes ou soldats. »

Et en effet, César imperator sur une de ses rives, n'était plus qu'un rebelle sur l'autre.

Aussi s'arrêta-t-il devant le nombre et la grandeur des pensées qui venaient assaillir son esprit.

Immobile à la même place, il passa longtemps en revue les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, pesa dans la balance de son expérience et de sa sagesse les partis contraires, appela ses amis

et entre autres Asinius Pollion, se représenta et leur représenta à eux-mêmes tous les maux dont le passage de ce ruisseau allait être suivi ; et, tout haut, comme un homme qui a le droit de lui demander d'avance compte de ses arrêts, interrogea la postérité sur le jugement qu'elle porterait de lui.

César jouait-il un rôle, ou agissait-il de bonne foi?

Une espèce de prodige, sans doute préparé par lui mit fin à ses doutes.

Au moment où, après en avoir appelé à ses amis, il en appelait à ses soldats, leur disant :

— Camarades, il en est encore temps, nous pouvons retourner en arrière; mais si nous traversons ce fleuve, le reste sera l'œuvre du fer.

Un homme d'une taille extraordinaire apparut sur le bord du fleuve, jouant de la flûte.

Les soldats étonnés s'approchent du géant.

Au nombre des soldats était un trompette.

L'homme mystérieux jette alors sa flûte,

saisit le clairon, le porte à sa bouche, se jette dans le fleuve en sonnant de toutes ses forces, et arrive à l'autre bord.

— Allons, dit César, où nous appelle la voix des dieux et l'injustice des hommes.

Alea jacta est !

Au mot à mot :

— La lance est jetée.

Plutarque lui fait dire cette phrase en grec.

KUBOS ANERRIPHTHO.

Au mot à mot :

— Que le dé soit jeté.

Enfin, selon Appien, il aurait dit :

— Le moment est venu de rester en deçà du Rubicon, pour mon malheur ; ou de le passer, pour le malheur du monde.

César n'en dit pas un mot, et ne nomme pas même le Rubicon.

Quoi qu'il en soit, de quelque façon qu'ait été dite cette phrase devenue proverbiale, ou même qu'elle n'ait pas été dite

du tout, un fait irrécusable est celui-ci, constaté par Tite-Live :

« César marcha contre l'univers avec cinq mille hommes et trois cents chevaux. »

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

XXVI

Le lendemain, avant le jour, César était maître d'Ariminium, — Rimini.

Cette nouvelle sembla s'envoler des bords du Rubicon, avec les ailes d'un aigle, et

s'abattit non-seulement sur Rome, mais sur toute l'Italie.

César passant le Rubicon et marchant sur Rome, c'était la guerre civile.

Or, qu'était-ce que la guerre civile pour les Romains ?

C'était la désolation dans toutes les familles, la mort entrant dans toutes les maisons, le sang coulant dans toutes les rues.

C'était Marius, c'était Sylla.

Qui pouvait deviner une chose indevi-

nable? je crois que nous faisons le mot dont nous avons besoin, mais, ma foi, tant pis : qui pouvait deviner un vainqueur clément?

C'était inconnu, c'était inouï, cela ne s'était jamais vu.

Les autres guerres avaient fait un effroyable prospectus à celle-ci.

Aussi, cette fois, n'était-ce pas même comme dans les autres guerres, où la crainte enfermait les gens chez eux. Non, la terreur poussait les citoyens hors de leurs maisons. Dans toute l'Italie on voyait des hommes et des femmes courir éper-

dus. Les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées à leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu à un autre. Tout afflua vers Rome, Rome se trouva comme inondée d'un déluge de peuple qui s'y réfugiait des environs, et chacun entrait dans une agitation si violente, que la tempête de la rue, que cette mer d'hommes, soulevée dans les carrefours et sur les places, allait toujours en montant, à ce point qu'il n'y avait plus ni raison ni autorité qui pût la contenir.

Et chaque homme et chaque femme, toujours de plus en plus effaré, accourait en criant :

— César arrive !

Et chaque bouche répétait :

— César ! César ! César !

Que venaient chercher à Rome tous ces individus, toutes ces villes, tous ces peuples ?

L'appui de Pompée.

Pompée était le seul qui pût résister à César.

Quel souvenir avait-on gardé de César ?

Celui d'un tribun prodigue et factieux,

proposant et exécutant les lois agraires.

Qu'était Pompée ?

Le représentant de l'ordre, de la propriété, des bonnes mœurs.

Mais Pompée avait perdu la tête.

Comme il fallait bien rejeter la faute sur quelqu'un, le sénat la rejetait sur Pompée.

— C'était lui, disait Caton, qui avait grandi César contre lui-même et contre la République.

— Pourquoi, disait Cicéron, Pompée

a-t-il refusé les offres très raisonnables que César lui faisait?

Favorinus l'arrêta sur le Forum.

— Où sont tes soldats, Pompée? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai pas, répondit celui-ci désespéré.

— Frappe donc du pied, alors, puisqu'en frappant du pied tu devais faire sortir des légions de terre.

Et cependant Pompée avait quatre fois au moins autant de soldats que César.

Mais comment deviner que César n'avait que cinq mille hommes?

Les bruits les plus étranges sur le nombre des soldats de César, sur la rapidité de la course de César, se répandaient.

Puis Pompée sentait que le peuple tout entier allait à César. La terre en quelque sorte lui manquait sous les pieds.

Le peuple, c'est le sol sur lequel tout gouvernement est bâti; les révolutions sont les tremblements de terre de ce sol-là.

Voyant que Pompée perdait la tête, le sénat cria :

Sauve qui peut !

Il rendit une loi qui déclara traître quiconque ne fuirait pas avec lui.

Caton jura de ne plus couper sa barbe et ses cheveux, et de ne plus mettre de couronne sur sa tête, que César ne fût puni et la République hors de danger.

Il fit une chose qui dût bien plus lui coûter.

Il reprit, pour avoir soin de ses jeunes enfants, sa femme Marcia, « qui, dit Plutarque, était veuve et possédait des biens

considérables ; car Hortensius était mort, et en mourant l'avait instituée son héritière. Et c'est là, ajoute le biographe grec, c'est là ce que lui reproche César. Il l'accuse d'avoir aimé l'argent et trafiqué du mariage par intérêt. Car enfin, dit-il, si Caton avait besoin d'une femme, pourquoi la céder à un autre ? et s'il n'en avait pas besoin, pourquoi la reprendre ? Ne l'avait-il donnée à Hortensius que comme un appât, en la lui prêtant jeune pour la retirer riche ? »

Ce diable de César, il n'y avait rien à gagner à être son ennemi.

Était-on Pompée ? il vous battait.

Était-on Caton? il vous raillait.

Les consuls, à leur tour, quittèrent Rome sans avoir fait, tant ils étaient pressés de fuir, les sacrifices qu'ils avaient l'habitude de faire aux dieux quand ils quittaient la ville.

Les sénateurs, de leur côté, les suivirent ou les précédèrent, chacun prenant ce qui lui tombait de plus précieux sous la main.

Cicéron fait comme les autres.

Il emmène son fils, laisse sa femme et sa fille.

— Si l'on pille, leur crie-t-il en partant, mettez-vous sous la protection de Dolabella.

Puis il leur écrit :

« Formies (janvier).)

» Réfléchissez bien, mes chères âmes, sur le parti que vous avez à prendre. Ne vous décidez pas à la légère : ce n'est pas moins votre affaire que la mienne. Restez-vous à Rome, me rejoindrez-vous en quelque lieu sûr?

» Voici là-dessus mes idées : ayant Dolabella pour vous, vous n'avez rien à craindre à Rome, et si même on se portait à des excès, si l'on en venait à piller, votre pré-

sence sur ces lieux pourrait nous être d'un grand secours.

» Mais attendez, j'y songe, tous les gens de bien sont hors de Rome; ils ont enlevé leurs femmes avec eux; tenez, il y a dans le pays où je suis, tant de villes qui nous sont dévouées, tant de terres à nous, que vous pourriez me voir souvent et me quitter toujours à votre aise, sans cesser d'être sur un territoire qui soit neutre. En vérité, je ne saurais vous dire le meilleur de ces deux partis. Voyez ce que font les femmes du même rang que vous; surtout prenez garde d'attendre trop tard et de ne pouvoir plus sortir de Rome; tout cela mérite que vous y réfléchissiez sûrement et avec nos amis; dites à Philotimes de mettre la

maison en état de défense, et d'y tenir suffisamment de monde; puis, tâchez d'avoir des messagers sûrs pour m'envoyer tous les jours de vos nouvelles; enfin, si vous faites cas de ma santé, soignez la vôtre. »

Vous voyez Pompée fuyant.

Vous voyez les consuls fuyant.

Vous voyez le sénat fuyant.

Caton fuit.

Cicéron fuit.

Tout le monde fuit.

La panique est universelle.

« C'était, dit Plutarque, un spectacle terrible que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, pareille à un vaisseau sans pilote, flotter à l'aventure sur cette mer d'épouvante et de terreur. »

Il n'y eut pas jusqu'à Labienus, ce lieutenant de César, cet homme pour lequel César avait risqué sa vie, qui quitta l'armée de César et se mit à fuir avec les Romains, rejoignant Caton, rejoignant Cicéron, rejoignant Pompée.

Qui eût vu les routes d'Italie, à vol d'oiseau, eût cru que toute cette population effarée fuyait la peste.

Un seul fait donnera une idée de l'épouvante qui régnait à Rome.

Le consul Lentulus étant venu pour tirer de l'argent du trésor secret, déposé dans le temple de Saturne, entendit crier, au moment où il venait d'ouvrir la porte, que l'on apercevait les coureurs de César.

Il s'enfuit si rapidement qu'il oublia de fermer la porte qu'il venait d'ouvrir.

Si bien que lorsqu'on accusa César d'a-

voir forcé les portes du temple de Saturne, pour y prendre trois mille livres d'or qu'il y prit effectivement :

— Par Jupiter ! dit-il, je n'ai pas eu besoin de les forcer, le consul Lentulus avait eu si grand'peur de moi qu'il les avait laissées ouvertes.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

XXVII

Mais ce n'était point l'affaire de César d'être ainsi un épouvantail pour l'Italie. Ces airs de bandit, cette réputation de brûleur et de pillard ne lui allaient aucunement.

Il fallait d'ailleurs rallier à lui les gens de bien, et il ne pouvait arriver à ce but qu'à force de clémence.

Il commença par renvoyer à Labienus son argent et ses bagages.

Puis, comme un détachement envoyé contre lui, au lieu de le combattre, nou-seulement s'était réuni à lui, mais encore lui avait livré son capitaine, Lucius Pupius, il renvoya Lucius Pupius sans lui faire aucun mal.

Enfin, sachant de quelle peur effroyable galopait ou plutôt faisait galoper Cicéron, il écrit à Oppius et à Balbus, avec charge d'écrire à Cicéron :

« César, à Oppius et à Balbus,

» C'est, je vous jure, avec un vif plaisir que je trouve dans votre lettre l'approbation de ce qui s'est passé à Corfinium. Je suivrai vos conseils ; il m'en coûtera d'autant moins qu'ils sont d'accord avec mes intentions. Oui, je serai aussi doux que possible et je ferai tout pour ramener Pompée. Essayons de ce moyen de gagner les cœurs et de rendre la victoire durable. Ceux qui m'ont précédé n'ont pu fuir la haine par la cruauté, et ils n'ont pas dû à cette cruauté une longue victoire, excepté toutefois Sylla. Mais je ne serai pas son imitateur. Cherchons de nouveaux moyens de vaincre, et assurons-nous sur la miséricorde et la libéralité. Maintenant, com-

ment faire pour arriver à ce résultat ? J'ai déjà quelques idées en tête, et d'autres viendront, je l'espère, se joindre à celles-ci. Pensez-y de votre côté, je vous prie.

» A propos, Cneïus Magius, préfet de Pompée, a été surpris par mes troupes. J'en ai usé vis-à-vis de lui ainsi que j'avais résolu, c'est-à-dire que je l'ai sur-le-champ rendu à la liberté. Déjà deux autres préfets de Pompée étaient tombés en mon pouvoir. Ils ont été renvoyés par moi. S'ils veulent me prouver leur reconnaissance, ils exhorteront Pompée à être plutôt mon ami que l'ami de mes ennemis, de ceux enfin dont les intrigues sont cause que la République est arrivée à l'état où nous la voyons. »

Maintenant, qu'avait fait César à Corfinium, qui lui avait valu l'approbation d'Oppius et de Balbus?

. . . .

César faisait le siége de Corfinium. Comme il était arrivé déjà, comme il devait arriver encore, les habitants avaient livré la ville.

. . . .

Mais en lui livrant la ville, ils lui avaient livré les hommes de Pompée, — Lentulus, non pas ce Lentulus qui s'était sauvé si vite qu'il avait oublié de fermer les portes du trésor; non, celui-ci, c'est Lentulus Spincer, un ami de Cicéron; Cicéron en parlera tout à l'heure dans une lettre de César. — Domitius Œnobarbus, un aïeul de Né-

ron, Vibullius Rufus, Quintilius Varus, Lucius Rubius et beaucoup d'autres.

Tous ces gens-là s'attendaient à la mort.

Ils s'y attendaient si bien, que Domitius avait demandé du poison et l'avait avalé. Par bonheur, celui auquel il s'était adressé, comptant sur la clémence de César, n'avait donné à Domitius qu'une boisson inoffensive.

N'oublions pas ce Domitius. Tout pardonné qu'il est, il restera un des grands ennemis de César.

En supposant César fidèle aux tradi-

tions de la guerre civile, ils n'en devaient pas réchapper. Marius et Sylla en avaient fait étrangler bon nombre qui, certes, l'avaient moins mérité qu'eux.

Que fait César?

Un petit discours dans lequel il reproche à deux ou trois de ses amis d'avoir tourné leurs armes contre lui ; puis, après les avoir défendus des outrages de ses soldats, il les renvoie sains et saufs.

Bien plus, il fait rendre à Domitius cent soixante mille philippes d'or qu'il avait mis en dépôt chez les magistrats, quoiqu'il sût bien que cet argent n'était

pas de l'argent de lui, mais de l'argent du trésor qu'on lui avait donné pour payer les soldats qui devaient marcher contre lui César.

Voilà ce qu'il avait fait à Corfinium et ce dont le louaient Oppius et Balbus, qu'il chargeait de ramener Cicéron à lui.

Et en effet, Balbus écrit à Cicéron, lui fait passer la lettre de César, le rassure, et Cicéron s'écrie qu'il connaît César, que César est la douceur même, et qu'il et qu'il ne l'a jamais cru capable de verser le sang.

Alors César écrit à Cicéron lui-même :

« César, impérator, à Cicéron,
impérator, salut !

» Tu ne te trompais point et tu me con-

naissais parfaitement. Rien n'est plus loin de moi que la cruauté. Je suis heureux et fier, je l'avoue, que tu aies cette opinion de moi. Des gens que j'ai renvoyés sains et saufs vont, dit-on, profiter de la liberté que je leur ai rendue pour reprendre les armes contre moi. Soit! Qu'ils fassent ainsi : je resterai moi, qu'ils soient eux. Mais fais une chose, que je te trouve le plus tôt possible à Rome, afin que je puisse, comme j'y suis accoutumé, recourir à tes conseils et user de toi en toute chose. Rien ne m'est plus cher que ton cher Dolabella, sois-en convaincu. Je lui devrai une nouvelle grâce, celle de t'avoir près de moi. Son humanité, son bon sens et sa tendresse pour moi m'en répondent. »

On avait de grands préjugés contre César.

Le parti contre lequel il marchait s'appelait le parti des honnêtes gens.

César résolut d'être plus honnête que les honnêtes gens.

L'aristocratie, qu'il combattait, suivait la vieille loi ; la loi des Euménides, comme dit Eschyle, la loi de la vengeance.

Lui, proclama une loi nouvelle, la loi de Minerne, la loi de l'humanité.

Fût-ce un instinct de cette âme, « à la-

quelle, dit Suétone, la haine était inconnue, et qui, lorsqu'elle se vengeait, se vengeait très doucement.

Fût-ce un calcul?

Calcul sublime dans tous les cas, qui comprit qu'après les tueries de Sylla et les boucheries de Marius il y avait à remporter une victoire d'étonnement en se faisant miséricordieux.

Nous avons dit comment fuyaient les habitants et même les villes.

Mais c'étaient les habitants des villes

assez éloignées pour qu'ils eussent le temps de fuir.

César faisait une telle diligence, que les villes les plus proches le virent arriver aussitôt la nouvelle qu'il approchait.

Pour celles-là il n'y eut donc pas moyen de fuir.

Il fallut rester, attendre le pillage, l'incendie, la mort.

César passa, ne pilla point, ne brûla point, ne tua point.

C'était si peu la coutume, que les gens à qui il n'avait fait aucun mal en restèrent tout ébahis.

C'était cependant bien là ce neveu de Marius, ce complice de Catilina, cet incitateur de Clodius.

Pas de pillage, pas d'incendie, pas de supplice.

Lorsque Pompée, au contraire, l'homme de l'ordre, de la morale, de la loi, proclame son ennemi quiconque ne le suit pas et ne promet que proscriptions, verges et gibet.

Ce ne sont point ses ennemis qui le disent, sans cela je serais le premier à vous dire : Ne croyez pas le mal qu'on dit du vaincu, dans les guerres civiles surtout.

Non, c'est Cicéron.

Voyez plutôt.

Voici un échantillon de ce qu'il nous dit des projets de Pompée :

« Vous n'imaginez pas — c'est à Atticus qu'il écrit — vous n'imaginez pas à quel point notre cher Cneïus tient à être un second Sylla. J'en parle savamment ; il ne

s'en est d'ailleurs jamais beaucoup caché.

» — Et quoi ! me direz-vous, vous savez cela et restez où vous êtes ?

» — Eh ! bons dieux ! je reste non pas par sympathie, sachez-le bien, mais par reconnaissance.

» — Vous ne trouvez donc pas la cause bonne ? allez-vous dire.

» — Excellente, au contraire ; mais souvenez-vous qu'on la soutiendra par d'exécrables moyens. Leur dessein est d'abord d'affamer Rome et l'Italie, puis de dévaster

et de brûler tout, et je vous en réponds, ils ne se feront pas un scrupule de dépouiller les riches !... »

Or, comme le dit Cicéron, il savait cela, lui ; d'autres le savait aussi, tout le monde le savait, ce ramassis de nobles ruinés le criait tout haut.

D'ailleurs, pourquoi en douterait-on ? Pompée n'est-il pas l'élève de Sylla ?

Aussi, dès que les banquiers, les usuriers, les gens à argent, voient qu'on leur laisse leurs belles petites villas et leurs chers petits écus, se réconcilient-ils avec le chef des gueux.

Les gens cessent de fuir, les portes s'ouvrent, on le regarde passer d'abord, puis on vient au-devant de lui, puis on se précipite à sa rencontre.

Rappelez-vous le retour de l'île d'Elbe.

Cette marche de César lui ressemble énormément.

Aussi, Cicéron écrit-il à Atticus :

« Pas un pouce de terrain en Italie dont il ne soit le maître. De Pompée, pas un mot; mais s'il n'est en mer en ce moment, tout passage doit lui être fermé.

» Du côté de César, ô célérité incroyable ; tandis que du nôtre...

» Mais je répugne à accuser celui dont les dangers font mon désespoir et mon supplice. »

Or, si Cicéron, après ce que nous avons lu, n'accuse pas Pompée, que diront ceux qui l'accusent ?

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

XXVIII

Maintenant, au milieu de tout cela, que devient Pompée, que devient l'homme qui a refusé toute condition de paix; que devient le vaniteux imperator qui n'avait, disait-il, qu'à frapper du pied pour faire

sortir de terre des légions de cavalerie et d'infanterie ?

Ce que devient Pompée, personne n'en sait rien.

Pompée a disparu, on le cherche : dix millions de sesterces à qui retrouvera Pompée perdu.

Il y a un homme qui doit savoir où est Pompée.

C'est Cicéron.

— Voyons, Cicéron, où est Pompée ?

Vous en écrivez à Atticus en février, l'an 705 de Rome, quarante-huit ans avant Jésus-Christ.

Qu'en dites-vous?

« Il ne manque plus à notre ami, pour achever de se déshonorer, que de laisser Domitius à lui-même. On croit généralement qu'il arrivera à son secours. Moi, j'en doute. Quoi donc? direz-vous, il abandonnerait Domitius, un homme de cette importance, lui qui a trente cohortes à sa disposition. Eh oui! il l'abandonnera, mon cher Atticus, ou je me trompe fort. Sa peur est incroyable. Il ne songe qu'à fuir. — C'est écrit : *Nihil spectat nisi fugam*: il ne songe qu'à fuir — et voilà l'homme à qui,

selon vous, je dois associer mon sort. Je sais que c'est votre pensée. Eh bien! moi, je vois de qui m'éloigner; par malheur, je ne ne vois pas qui je dois suivre.

» J'ai prononcé, prétendez-vous, une mémorable parole quand j'ai dit que je préférerais être vaincu avec Pompée que de vaincre avec les autres.

» Oui, mais avec le Pompée d'alors, avec le Pompée tel qu'il me paraissait du moins, non pas avec le Pompée qui fuit sans savoir pourquoi et comment, qui a livré tout ce que nous possédions, qui a abandonné la patrie et qui est prêt à abandonner l'Italie. L'ai-je dit? eh bien! tant pis, c'est chose faite.

» Je suis vaincu.

» Au reste, je ne m'habituerai jamais à voir des choses que je n'aurais jamais crues possibles, ni à suivre un homme qui m'a enlevé aux miens et à moi-même.

» Adieu, je vous manderai exactement ce qui suivra. »

Voulez-vous savoir ce qui suit?

Lisez :

« Pompée est retrouvé.

» O honte! ô malheur! car il n'y a de

malheur, selon moi, que dans la honte; il s'était plu à grandir César, et voilà que tout à coup il se met à le craindre et ne veut à aucun prix de la paix.

» Mais, il faut le dire en même temps, il ne fait absolument rien pour la guerre.

» Le voilà donc hors de Rome, il perd le Picenum par sa faute, il se laisse acculer dans l'Apulie, il va passer en Grèce, et pas un mot d'adieu à qui que ce soit, pas une parole d'une résolution si grave et si étrange.

» Mais voilà que Domitius lui écrit.

» Il adresse alors une lettre aux consuls : il semble que le sentiment de l'honneur se réveille en lui.

» Vous croyez que le héros, revenu à lui-même, va s'écrier :

» — Je sais ce qu'exigent le devoir et l'honneur. Que m'importe les dangers, la justice est pour moi !

» Bast ! adieu l'honneur, le héros est en route, il se sauve, il court du côté de Brindes. On assure que là-dessus Domitius a fait sa soumission pour lui et tout ce qui est avec lui.

» O chose lugubre ! Je ferme ma lettre, la douleur m'empêche de continuer, j'attends de vos nouvelles. »

Pompée est retrouvé, comme vous voyez, il fuit vers Brindes.

Oh ! il y est bien, à Brindes, c'est-à-dire sur la pointe extrême de l'Italie.

Tenez, il écrit de là à Cicéron :

« Cneïus *le grand*, proconsul, à Cicéron, imperator !

» J'ai reçu votre lettre ; si votre santé est bonne, je vous en félicite. J'ai reconnu,

dans ce que vous me dites, votre vieux dévoûment à la République. Les consuls ont rejoint l'armée que j'avais dans l'Apulie; je vous conjure, par cet admirable patriotisme qui ne s'est jamais démenti, de venir nous joindre, afin de délibérer en commun sur les meilleures mesures à prendre dans la situation affligeante de la République.

» Prenez la voie Appia et arrivez à Brindes le plus tôt possible. »

Et il continue de s'appeler Cneïus-le-Grand.

Je vous le disais bien, chers lecteurs, qu'on vous avait surfait Pompée.

Il va sans dire que Cicéron n'est pas le seul qui pense et qui dise que Pompée est un sot et un lâche.

Pompée un lâche ! Quelle étrange association de mots !

Mais que voulez-vous, je me suis engagé à vous donner les grands hommes en robe de chambre, et il en est des grands hommes comme d'un civet de lièvre.

Pour vous faire un grand homme, il me faut un grand homme.

Voyons, c'est Célius qui cette fois écrit à Cicéron.

« En vérité, as-tu jamais vu, dis-moi, un homme plus stupide que ton Cneïus Pompée causer un si grand bruit, un si profond ébranlement pour ne faire que des sottises ?

» Et notre César, au contraire, quelle puissance d'action, mon cher, et surtout quelle modération dans la victoire ! As-tu jamais lu, dis-moi, ou rien entendu raconter d'égal ! Qu'en dis-tu ? Que te semble aussi de nos soldats, hein ? de nos soldats qui, dans des lieux inaccessibles, glacés par un hiver effroyable, vous font une campagne comme ils vous feraient une promenade. Par Jupiter ! quels mangeurs de pommes !

» Comme vous vous moqueriez de moi

si vous saviez ce qui m'inquiète, au fond, dans toute cette gloire dont il ne me revient rien. Je ne puis vous dire cela que de vive voix. Tout ce que je sais, c'est que son intention est de m'appeler à Rome aussitôt qu'il aura chassé Pompée de l'Italie. Au reste, je pense qu'à l'heure qu'il est, la chose est faite, à moins que Pompée aime mieux se faire assiéger dans Brindes.

» Salut à votre fils, Cicéron. »

De son côté César récrit à Cicéron. D'où? La lettre n'est pas datée. César sait-il bien lui-même où il est ? Il avance aussi vite que Pompée fuit.

« Le temps me presse, nous sommes en

marche et les légions ont pris les devants. Je ne veux cependant pas laisser partir Furnius sans vous envoyer un mot de gratitude. Ce que je vous demande instamment, ce que je vous demande en grâce, c'est de vous rendre à Rome. J'y serai bientôt, je l'espère. Puissé-je vous y voir et profiter de votre crédit, de vos lumières, de votre position, de tout ce que vous pouvez enfin !

» Je finis comme j'ai commencé, le le temps vole, pardonnez-moi de ne vous écrire que ce mot. Furnius vous dira le reste. »

Ainsi tout le monde veut Cicéron. Pom-

pée le tire du côté de Brindes, César du côté de Rome.

Auquel entendra-t-il?

Oh! s'il osait, comme il lâcherait Pompée et courrait à César.

— Oh! si je n'étais engagé, dit-il; mais j'ai de telles obligations à Pompée, que je ne puis supporter même l'ombre de l'ingratitude.

Il répond à César :

» Cicéron, imperator, à César, imperator, salut!

» J'ai lu la lettre dont tu as chargé pour moi notre Furnius, et où tu m'engages à revenir à Rome.

» Tu parles de profiter de mes lumières et de ma position.

» Jusques-là, tout va bien.

» Mais tu ajoutes de mon crédit et de tout ce que je puis.

» Ici, c'est autre chose, et je me demande quel sens tu attaches à ces paroles.

» Naturellement, je pense que ta haute

sagesse ne peut t'inspirer que des sentiments de paix, de repos et de concorde pour tes concitoyens.

» S'il en est ainsi, César, tu as raison de penser à moi, et je suis l'homme qu'il te faut et par position et par nature.

» Si donc mes pressentiments ne me trompent point, si tu éprouves quelques sentiments de bienveillance pour Pompée, si tu as quelque désir de le voir revenir à toi et à la République, tu ne trouveras nulle part un meilleur agent que moi, qui jamais ne lui ai donné que des conseils à toutes les époques, ainsi qu'au sénat, quand je l'ai pu ; que moi qui, la guerre déclarée,

n'y ai pris aucune part active, et je ne me suis point borné à une simple manifestation de mon opinion sur ce point, mais me suis appliqué à la faire partager aux autres.

» Aujourd'hui, je te l'avoue, César, je ne puis voir avec indifférence l'abaissement de Pompée, car, depuis quelques années, j'ai fait de toi et de lui mes idoles, et je vous ai voué à lui et à toi une amitié profonde.

» Je t'en prie donc, César, je t'en conjure à genoux, dérobe un instant aux soins qui t'occupent, avise à ce qu'il me soit permis de me montrer loyal, reconnais-

sant, fidèle, enfin, au souvenir des plus grands services qu'un homme ait jamais reçus. Ménage donc le seul homme qui puisse servir de médiateur entre toi et lui, entre vous deux et nos concitoyens.

» Je t'ai déjà remercié d'avoir conservé la vie à Lentulus, d'avoir fait pour lui ce qu'il avait fait pour moi. Mais, depuis la lettre qu'il m'a écrite dans l'effusion de sa gratitude, il me semble que je partage avec lui le bienfait.

» Si telle est ma reconnaissance en ce qui touche Lentulus, fais, je t'en supplie, que je puisse t'en avoir une pareille à l'égard de Pompée. »

Allons, vous voyez qu'il y a du bon dans Cicéron.

Mais tout cela n'aboutira à rien.

— Viens comme médiateur, dit César.

— Aurai-je mes coudées franches? demande Cicéron.

— Je ne prétends pas te dicter ton rôle, répond César.

— Je te préviens que si je vais à Rome, insiste Cicéron, je pousserai le sénat à t'empêcher de passer en Espagne, et de porter la guerre en Grèce.

Je te préviens en outre qu'à chaque instant je récriminerai en faveur de Pompée.

— Alors, ne viens pas, répond César.

Et en effet, Cicéron reste à Formies, jusqu'à nouvel ordre du moins.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

XXIX

Mais, à Formies, Cicéron est très inquiet, car il reçoit un billet de Balbus.

Ne vous sémble-t-il pas une Fronde antique, plus sérieuse que celle du dix-septième siècle, avec tous ces petits billets du matin.

Seulement, au lieu d'être de M. de Larochefoucault et du cardinal de Retz, ils sont de Pompée et de César.

Cicéron reçoit donc ce petit mot :

« Balbus à Cicéron, impérator, salut.

» J'ai reçu de César une toute petite lettre dont je t'envoie copie ; par sa brièveté tu jugeras si son temps est pris, puisqu'il m'écrit si laconiquement sur des choses d'une telle importance.

» S'il arrive quelque chose de nouveau, je te l'écrirai à l'instant même. »

« César à Oppius et à Cornélius Balbus.

» Je suis arrivé dans Brindes à la pointe du jour, le 7 des Ides de mars, et j'ai fait mes dispositions. Pompée est à Brindes, il m'a envoyé M. Magius pour parler de paix. J'ai répondu ce que vous allez voir, je n'ai pas voulu mettre un instant de retard à vous prévenir; dès que j'en viendrai à l'espoir d'un arrangement, je vous en aviserai. »

Balbus continue :

« Maintenant, mon cher Cicéron, comprends-tu mes angoisses; c'est la seconde fois qu'on me donne l'espoir de la paix et que je tremble de voir évanouir cet espoir; absent par malheur, je ne puis que faire

des vœux, et j'en fais de bien sincères; si j'étais là, peut-être y pourrais-je quelque chose? et maintenant je suis sur l'attente. »

Voici tout le dessous des cartes, passons au dessus. César a marché avec sa célérité ordinaire. Après avoir pris Corfinium, notre San-Serino moderne, que plusieurs historiens confondent à tort avec Corfou (Corcyra); après avoir rassuré sur leur existence, qu'ils croyaient singulièrement compromise, Domitius et Lentulus Spinter, il a suivi les bords de la mer Adriatique.

César, qui fait la guerre des Gaules, n'a

de barques que celles avec lesquelles il a abordé en Angleterre, et il n'a pas eu le temps de leur faire franchir le détroit de Cadix et de les amener dans l'Adriatique.

César, disons-nous, a suivi les bords de la mer, et est arrivé à Brindes.

Il s'était fait précéder de Magius, intendant des machines de Pompée, qu'il avait surpris en route et renvoyé à son maître.

Magius avait mission de dire à Pompée :

— César arrive : il dit qu'il est dans l'intérêt de la République que vous ayez

une entrevue, mais seuls, sans témoins; de loin et par intermédiaire, rien ne s'arrangera.

C'est à cette entrevue demandée par lui que fait allusion César quand il écrit à Balbus : il m'a envoyé Magius pour parler de paix.

César avait avec lui six légions, dont deux complétement créées en route; six légions, c'est-à-dire quarante mille hommes à peu près. On voit que ses cinq milles fantassins et ses trois cents cavaliers avaient fait la boule de neige.

Napoléon, lui aussi, part de l'île d'Elbe

avec cinq cents hommes, la dixième partie de ce qui suivait César ; lui aussi est traité de brigand par les Lentulus de l'époque, lui aussi enfin arrive aux Tuileries avec une armée !

Alors le siége commence, un de ces siéges gigantesques comme en faisait César.

Quelque chose comme le siége de La Rochelle en 1628, par le cardinal de Richelieu.

Écoutez bien ceci :

César se décide à fermer le port de Brindes.

Il fait commencer une digue à son entrée la plus étroite, mais la profondeur de l'eau l'empêche de continuer.

Alors il confectionne des radeaux de trente pieds carrés; avec ces radeaux, qu'il rattachera à ses ouvrages de maçonnerie déjà commencés, il fermera le port.

Afin qu'ils ne soient pas ébranlés par le choc des vagues, il les assujétit, aux quatre coins, avec des ancres.

Puis, pour défendre ceux-ci, il en fait faire un second rang pareil au premier.

Il les couvre de terre et de fascines pour aller et venir dessus plus à l'aise.

Il les arme de parapets et de claies en flanc et sur le devant.

Puis il dresse sur eux des tours à deux étages, afin de les garantir du choc des vaisseaux et du feu.

A cela, Pompée oppose les gros bâtiments de charge qu'il a saisis dans le port.

Fait dresser sur ces bâtiments des tours à triple étages, qu'il remplit de machines et de toutes sortes de dards.

Puis il les lance contre les radeaux pour les briser.

Alors, les géants luttent corps à corps, et tous les jours la lutte recommence.

Cependant jusqu'au bout César veut mettre les procédés de son côté.

Il envoie à Pompée un de ses lieutenants, Caninus Rebilus.

Rebilus est chargé de demander, de la part de César, une entrevue à Pompée.

Pompée aura tous les honneurs de l'entrevue.

César en donne sa parole.

Pompée répond qu'il ne peut rien faire en l'absence des consuls.

En effet, les consuls sont à Dyrrachium.

C'était un échappatoire, César l'a compris.

Il continua son siége.

Au bout de neuf jours, les vaisseaux qui avaient transporté les consuls et une partie de l'armée à Dyrrachium, rentrent à Brindes sans armée et sans consuls, bien entendu.

Ils reviennent chercher Pompée et ses vingt cohortes.

Pompée, alors, se prépare à la fuite.

Il fait barricader les portes de la ville, les avenues des places et des carrefours.

Il fait barrer les rues par d'énormes fossés, et garnir le fond de ces fossés de pieux; puis il couvre le tout de claies, sur lesquelles il sème de la terre et du sable.

Ce sont autant de trappes où tomberont les soldats de César.

Puis une nuit, après avoir disposé ses archers le long des murailles, il embarque

sans bruit ses soldats, laisse des barques porter les archers à leur tour, et, à minuit, il met à la voile, force le passage, et part, laissant seulement deux vaisseaux chargés de soldats échoués contre la digue.

Mais à peine Pompée et ses hommes sont-ils partis, à peine les archers qui gardent les murailles sont-ils embarqués, que du haut de leurs maisons les habitants de Brindes appellent à grands cris César et font signe à ses soldats de venir.

César comprend tout, accourt aux portes que les habitants démolissent en dedans, tandis que ses soldats les enfoncent du dehors. Il va se précipiter à travers les rues à la poursuite de Pompée, mais les

habitants le préviennent des piéges dressés dans la rue.

Il prend alors un grand détour, tourne autour de la ville, arrive aux digues, les trouve fermées, et au loin voit la mer couverte de vaisseaux qui fuient.

C'était le soixantième jour depuis qu'il avait passé le Rubicon.

Alors il reste un instant pensif.

Tentera-t-il de poursuivre Pompée?

C'est impossible.

César n'a pas un vaisseau.

Non, d'ailleurs la force de Pompée n'est pas là, la force de Pompée est en Espagne, où sont ses meilleures troupes.

L'Espagne, c'est la citadelle de Pompée.

César dit alors un de ces mots comme en disent les hommes de génie, et qui résument toute une situation :

— Allons combattre une armée sans général, et nous reviendrons combattre un général sans armée.

Quelques jours après l'entrée de César à Brindes, Cicéron reçoit cette lettre :

« Mœtius et Trebatius à Cicéron, impepérator, salut !

» Comme nous sortions de Capoue, nous apprenons en chemin que Pompée s'est embarqué le 16 des calendes d'avril avec toutes ses troupes.

» César est entré le lendemain dans la ville ; il a fait un discours au peuple et est reparti à l'instant même pour Rome. Il veut y être avant les calendes, ne compte y séjourner que peu de temps, de là il partira pour l'Espagne. Nous croyons bien faire en vous avertissant de l'arrivée de César, et à cet effet nous vous renvoyons vos esclaves.

» Nous apprenons à l'instant que César couchera le 8 des calendes d'avril à Bénévent et le 6 à Simiesse.

» Nous tenons la chose pour certaine. »

César en effet suit le chemin indiqué et rentre à Rome.

A Rome, tout est calme, si calme, dit Cicéron, que les honnêtes gens s'étaient *remis à faire l'usure.*

Grande preuve de calme en effet!

Comme Napoléon traversant la France

et arrivant de Cannes à Paris sans tirer un coup de fusil, César avait traversé toute l'Italie de Ravennes à Brindes et de Brindes à Rome sans verser une goutte de sang.

Comparez maintenant à cette rentrée dans Rome les rentrées de Marius et de Sylla.

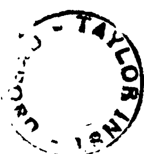
A cette heure, une nouvelle ère va commencer pour César.

L'ère que vient de traverser si malheureusement Pompée, celle dans laquelle les hommes donnent la véritable mesure de leur grandeur.

L'ère de la Dictature!

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER



I

En arrivant à Rome, le premier soin de César fut de donner ordre au sénat de se réunir.

Le sénat se réunit.

César y apparut, non pas comme Louis XIV au parlement, un fouet à la main, mais calme, sans humilité comme sans orgueil.

Il avait cantonné ses troupes dans les environs, et était entré presque-seul à Rome.

Il n'avait donc pas les allures d'un dictateur.

Il n'avait pas non plus la tenue d'un suppliant.

Il avait l'aspect d'un homme sûr de son droit.

Il avait fait, moralement, son 18 brumaire.

Il représenta aux sénateurs qu'il n'avait jamais aspiré à aucune charge dont la porte ne fût ouverte à un citoyen romain.

Qu'il avait attendu le temps prescrit par les lois pour briguer un nouveau consulat.

Que, malgré l'opposition de ses ennemis et les criailleries de Caton, le peuple avait décidé qu'il le pourrait consulter, quoique absent.

Il parla de sa modération, de sa patience.

Il demanda qu'on se souvînt qu'il avait offert de licencier ses troupes si Pompée en faisait autant.

Il démontra l'injustice de ses ennemis, qui voulaient lui imposer, à lui, les lois qu'ils ne reconnaissaient pas pour eux-mêmes.

Il les accusa d'avoir préféré mettre l'Italie à feu et à sang plutôt que de souffrir la moindre diminution de leur autorité.

Il leur reprocha ses deux légions enlevées.

Il rappela la violence dont on avait usé

envers les tribuns, et qui avait été telle, que Marc-Antoine et Quintus Cassius avaient été obligés de quitter Rome en habits d'esclave, et de se venir mettre sous sa protection.

Il rappela son insistance auprès de Pompée pour en obtenir une entrevue, et tout régler à l'amiable, et sans effusion de sang.

Il pria, par toutes ces considérations, le sénat de prendre, avec lui, soin de la République.

Il déclara cependant que, si le sénat lui refusait son concours, il prendrait soin de

la République tout seul, pensant qu'il lui serait plus facile de se passer du sénat, qu'au sénat de se passer de lui.

C'est-à-dire que, sous une apparente modération, il se déclarait complétement le maître.

Toutefois, il proposa d'envoyer vers Pompée une députation qui lui offrirait un nouvel accommodement.

Le discours de César fut fort approuvé et même fort applaudi.

Mais lorsqu'il s'agit de nommer une ambassade, personne n'en voulut faire partie.

Pompée avait dit tout haut dans le sénat :

— Je ne fais point de différence entre ceux qui demeurent dans Rome et ceux qui suivent le parti de César.

César avait été moins exclusif.

Il avait déclaré qu'il tenait pour son ami quiconque ne lui faisait pas la guerre.

Trois jours se passèrent en pourparlers et sans rien arrêter.

Le troisième jour, César renonça à sa proposition.

Peut-être fut-il bien aise de n'avoir pu décider tous ces trembleurs.

Pendant ce temps, la douceur de César, douceur à laquelle on cherchait un motif politique, et dont on écartait la seule et véritable cause, c'est qu'elle était dans son caractère, pendant ce temps, disons-nous, la douceur de César, inaccoutumée, inconnue, inouïe en pareille circonstance, rendait le courage à ses ennemis.

Il en résulta qu'au moment de son départ pour l'Espagne, quand il voulut prendre dans le trésor de l'État l'argent dont il avait besoin pour se mettre en campagne, le tribun Metellus s'y opposa.

— Et pourquoi cela ? demanda César.

— Parce que les lois le défendent, répondit Metellus.

César haussa les épaules.

— Tribun, lui dit-il, tu devrais savoir que le temps des armes n'est pas celui des lois.

Si tu souffres avec peine les choses que je vais faire, ôte-toi de mon passage.

La guerre n'admet pas cette liberté de parole.

Quand j'aurai déposé les armes, quand

une convention sera faite, tu pourras alors discourir tout à ton aise.

Je te dis cela par bonté, tribun, comprends-tu bien? car je suis ici par le droit du plus fort; car toi et tous ceux qui êtes ici vous êtes à moi; vous m'appartenez; je puis faire de vous ce que je veux, puisqu'au bout du compte vous êtes mes prisonniers.

Puis, comme Metellus voulait élever la voix :

— Prends garde, lui dit César, car il me serait moins difficile de te faire tuer que de te dire que je vais le faire.

Metellus n'en voulut pas entendre davantage.

Il se retira.

César entra dans le temple de Saturne, trouva le trésor ouvert — on se rappelle que le consul Lentulus avait fui si vite qu'il n'avait pas eu le temps de le fermer, — et il y prit, sans difficulté, tout l'argent dont il avait besoin pour faire la guerre.

Suétone dit trois mille livres d'or.

Sur le point de partir pour l'Espagne et d'y combattre Afranius, Petreius et Varon, les trois lieutenants de Pompée, il jeta un dernier regard autour de lui.

Voici ce qu'il y vit :

Cotta tenait la Sardaigne ;

Caton la Sicile ;

Tuberon l'Afrique.

Il donna l'ordre à Valérius de s'emparer de la Sardaigne avec une légion ;

A Curion de passer en Sicile avec deux légions, et, dès qu'il aura reconquis la Sicile, d'aller l'attendre en Afrique.

Pompée était à Dyrrachium.

Disons tout de suite que Dyrrachium c'est Durazzo.

Là, il rassemblait une armée et une flotte.

Plus tard, nous énumérerons cette flotte et dénombrerons cette armée.

Valérius partit pour la Sardaigne.

Avant même qu'il fût embarqué, les Sardes avaient chassé Cotta.

Celui-ci se sauva en Afrique.

Quant à Caton, il était à Syracuse.

Là, il apprend qu'Asinius Pollion, un des lieutenants de César, vient d'arriver à Messine.

Asinius Pollion commandait l'avant-garde de Curion.

Caton, qui ne savait encore rien de positif sur les événements de Brindes, lui envoie demander des explications sur la situation des affaires.

Asinius Pollion lui apprend alors que Pompée est complétement abandonné et qu'il est campé à Dyrrachium.

— Que les voies de la Providence divine sont obscures et impénétrables ! s'écrie Caton. Lorsque Pompée ne mettait dans sa conduite ni raison ni justice, il a toujours été invincible, et aujourd'hui

qu'il veut sauver sa patrie et qu'il combat pour la liberté, le succès l'abandonne !

Puis regardant autour de lui :

— J'ai assez de soldats, dit-il, pour chasser Asinius de la Sicile ; mais il attend une armée plus nombreuse que celle qu'il a déjà ; je ne veux pas ruiner l'île en attirant la guerre dans son sein.

Qu'on nous pardonne cette pompe de langage.

Toutes les fois que nous citons Plutarque, nous citons un Grec, et un Grec de la décadence.

Revenons à Caton.

Il conseilla aux Syracusains de prendre le parti du plus fort, et prit la mer pour aller rejoindre Pompée à Dyrrachium.

Quant à Cicéron, il était toujours en Italie.

Il avait toutes les peines du monde à faire son choix.

Il ne revenait pas à Rome trouver César.

Il n'allait pas à Dyrrachium joindre Pompée.

Cependant, il était à Cumes, tout prêt à s'embarquer.

Il ne s'embarquait pas, disait-il, parce que le vent était mauvais.

Il reçut le même jour ces deux lettres, probablement le 1er mai.

L'une d'Antoine. On sait les motifs de haine qui existaient entre Antoine et Cicéron ; l'autre de César.

Voici la première :

Antoine, tribun du peuple et propréteur,
à Cicéron imperator, salut !

« Si je ne t'aimais, et beaucoup plus que

tu ne veux croire, je ne m'occuperais pas d'un bruit qui court ici, et que je crois parfaitement faux. Mais plus je te suis attaché, plus j'ai le droit de m'occuper d'une rumeur, fût-elle sans fondement.

» Tu vas passer la mer, toi, à qui ton Dolabella et ta Tullie sont si chers; toi, qui nous es si cher à tous, que, par Hercule! je te le jure, ton honneur et ta considération nous touchent comme toi-même.

» Je tiens à te convaincre que, César excepté, il n'y a personne pour qui j'aie plus d'affection que pour toi, et qu'il n'est personne, à ma connaissance, sur le dé-

voûment de qui César compte plus que sur le tien.

» Je t'en supplie donc, mon cher Cicéron, ne t'engage dans aucune démarche qui te lie ; garde-toi de qui a déjà été si ingrat envers toi, et ne va pas, pour suivre cet ingrat, fuir comme un ennemi l'homme qui, ne t'aimât-il point, voudrait encore, si grand est le cas qu'il fait de toi, voudrait encore te voir puissant et honoré.

» Je t'envoie cette lettre par Calpurnius, mon ami particulier, afin que tu saches à quel point j'ai à cœur tout ce qui se rapporte à ton salut et à ta gloire ! »

Le même jour, nous l'avons dit, Cicéron

recevait une seconde lettre de César, celle-là apportée par Philotime.

César imperator, à Cicéron impérator,
salut !

« 17 avril.

» Il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas? et tu n'es point homme à rien faire imprudemment; cependant, troublé par certains bruits, je juge à propos de t'écrire : Au nom de notre amitié, ne te rallie pas à une cause perdue; tu ne voulais pas de cette cause quand les chances étaient entières; refuser de te ranger du côté de la fortune, ce serait non-seulement outrager l'amitié, mais encore te faire tort à toi-

même. Tout ne nous a-t-il pas réussi? Tout ne leur a-t-il pas été contraire? Tu ne suivras pas une cause qui est la même que celle aux conseils de laquelle tu refuses de prendre part; il paraît que, sans m'en douter, j'ai commis quelqu'action bien condamnable, car rien de ce que tu pourrais faire contre moi ne sera plus grave que de faire quelque chose pour mon ennemi. Garde-toi donc de quitter l'Italie; j'en appelle à ton amitié; j'en ai le droit, il me semble? D'ailleurs, la neutralité n'est-elle pas, dans les circonstances où nous sommes, la situation qui convient à un homme de bien et de paix, à un bon citoyen? Quelques hommes qui pensent ainsi ont été jetés hors de la voie par un sentiment de crainte et de doute sur moi-

même ; mais toi, toi qui sais ma vie entière, qui peux en interroger toutes les actions, qui connais mon amitié, dis, que peux-tu faire de mieux que de t'abstenir ?

» En marche pour Rome ! »

Toutes ces instances échouèrent : Cicéron partait de Cumes vers le commencement de juin, et le 11, il écrivait du port de Gaëte à sa femme Terentia qu'un grand vomissement de bile venait de mettre fin à cette indisposition qui le clouait à terre, et qu'en femme pieuse et fervente qu'elle était, il la priait d'offrir un sacrifice à Apollon et à Esculape.

Quelle peur il avait de se compromettre,

ce pauvre Cicéron ! même avec les dieux, puisqu'il ne séparait pas plus Apollon d'Esculape, qu'il ne séparait César de Pompée.

Le premières nouvelles que l'on a de lui après cette lettre sont de l'Épire, en date du mois de février de l'an 706 de Rome, quarante-sept ans avant Jésus-Christ. Cicéron entrait dans sa soixantième année.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Suivons César en Espagne ; soyez tranquille, un ou deux chapitres nous suffiront pour toute cette guerre, il est vrai que la campagne ne fut pas longue.

Elle dura six semaines, je crois.

César commença par passer les Alpes.

Ce même Domitius Œnobarbus, qui avait voulu s'empoisonner à Corfinium, à qui lui César avait donné la vie et qu'il avait laissé libre de ses actions, s'était empressé d'aller rejoindre Pompée, comme César l'avait prévu dans sa lettre à Cicéron, puis il avait réuni sept brigantins, les avait chargés d'hommes à lui, ramassés sur ses terres, et s'était jeté avec eux dans Marseille.

De son côté, Pompée avant de quitter Rome, avait renvoyé à leurs familles quelques jeunes Marseillais qui, sous son patronage, étaient venus achever leur éducation à Rome, et les avait chargés de dire à leurs parents qu'il les priait de se

souvenir des obligations qu'ils lui avaient et de ne point préférer les nouvelles faveurs aux anciennes.

Cette double circonstance avait fait de Marseille une ville hostile à César; Marseille, en conséquence, avait fait rentrer dans ses murs quelques montagnards des environs, avait fait des magasins de blé tiré de la campagne et des forteresses voisines, avait établi des ateliers pour forger les armes, radouber les navires, rétablir les brèches et les murailles, et enfin avait fermé ses portes à César.

César n'avait pas le temps de faire des siéges.

Il appelle près de lui les quinze princi-

paux habitants de la ville, les conjure de ne pas être les premiers à lui déclarer la guerre, les exhorte à suivre l'exemple de l'Italie, qui non-seulement s'est soumise, mais est venue à lui.

Il attendra leur réponse.

Ils reviennent dire que Marseille a appris que l'Italie est séparée en deux grandes factions : celle de César et celle de Pompée, et que Marseille, ville grecque, demande à rester neutre.

Or, comme ce n'était pas rester neutre que de recevoir dans ses murailles Domitius et ses hommes, César dresse ses tours et ses mantelets, fait construire douze galères à Arles, lesquelles sont construites et

équipées en trente jours, à partir du jour où le bois a été coupé ; et après les avoir amenées devant la place, donne le commandement du siége à Tribonius, et celui de la flotte à Decimus Brutus, — ne pas confondre avec Marcus Brutus, son cousin. Tous deux l'assassineront ; mais ce n'est pas une raison de confondre un assassin avec l'autre.

Puis il envoie Fabius avec trois légions qui hivernaient à Narbonne, pour gagner le passage des Pyrénées, que garde Afranius ; ordonne aux autres légions de le rejoindre lui-même et se jette sur les traces de son avant-garde.

Les trois lieutenants de Pompée tenaient l'Espagne ainsi divisée entre eux :

Afranius gouvernait l'Espagne citérieure.

Petreius, l'Estramadure et le Portugal.

Varon, le reste, depuis la forêt de Caflone jusqu'au Guadiana.

A l'approche de César, Petreius et Afranius se réunirent.

Ils campèrent près de Lérida.

Ils avaient cinq légions, quatre-vingts cohortes d'infanterie, cinq mille chevaux.

Fabius, lieutenant de César, avait de son côté six légions et trois mille chevaux.

De plus, César tirait des Gaules, tout en

marchant à l'ennemi, trois mille cavaliers et une foule de Gascons et de Basques, très bons soldats, surtout pour la guerre qu'il allait faire.

Le bruit courait que Pompée venait par l'Afrique et qu'il serait incessamment en Espagne avec une armée.

C'était dix fois probable, le contraire paraissait même impossible.

Soit qu'il manquât de numéraire, comme on dit de nos jours, soit qu'il voulût lier les chefs de son armée à sa propre fortune, César réunit ses officiers, leur emprunta tout l'argent qui ne leur était pas absolument nécessaire pour leur dépense

personnelle, et avec cet argent paya ses soldats.

César entrait en Espagne par Perpignan — Mont Luis-Puycerda.

Nous nous servons des noms modernes afin d'être plus intelligible, et que l'on puisse nous suivre, si l'envie en prenait à nos lecteurs, sur la première carte venue.

Il trouva Fabius établi sur la Sègre — *Sicoris*

La Sègre prend sa source aux montagnes qui enclosent le val d'Andore, coule au sud-ouest, va se mêler, à Balaguer, au Rio-Noguera, qui lui fait perdre son nom, continue sa route par Lérida, et va se jeter dans l'Èbre, à Mequinença.

Fabius avait jeté deux ponts sur la Sègre, à une lieue l'un de l'autre.

Ces ponts servaient de passage aux fourrageurs, le pays par lequel on venait de passer étant complètement ruiné.

Un des ponts se brise sous un convoi.

C'était deux jours avant l'arrivée de César.

Afranius et Petreius, qui tenaient le cours de la rivière, reconnaissent l'accident en voyant la rivière charrier des débris.

Ils attaquent aussitôt les soldats de César.

Plancus, qui commandait le convoi et

qui se trouvait séparé par la rupture du pont du camp de Fabius, se retire sur une éminence et fait front des deux côtés.

Pendant le combat on voit briller de loin les étendards de deux légions.

C'est Fabius qui vient au secours de Plancus.

Il a passé le second pont.

Afranius se retire.

Deux jours après, comme nous l'avons dit, César arrive avec une escorte de neuf cents chevaux.

Le pont était presque refait pendant la nuit de son arrivée.

Il s'achève sous ses yeux.

Le voilà arrivé, l'ennemi reconnaîtra sa présence à ses coups.

A deux mille ans de distance, c'est la tactique de Napoléon.

On le croit à cent lieues.

Il arrive dans la nuit, il attaque le lendemain.

Il reconnaît les lieux, laisse six cohortes pour la garde du pont et du camp, et marche sur trois lignes à Afranius.

Afranius refuse le combat, et masse ses soldats sur une colline.

César campera au pied de cette colline.

Il passe la journée sous les armes, et derrière la ligne de bataille qu'il présente le reste de l'armée creuse un fossé que ne soupçonne même pas Afranius.

La nuit venue, il se retire au-delà de ce retranchement. Le lendemain, il donne à trois légions les trois fossés qui restent à creuser; les légions se mettent à l'œuvre.

Le soir, les trois fossés sont creusés.

Afranius a voulu les inquiéter dans leur travail, mais voyant César à moitié fortifié, il n'a pas osé quitter le bas de la montagne.

Le lendemain, les fossés sont garnis de palissades.

César a un camp retranché où il fait venir les bagages et les troupes restées dans l'autre.

Le lendemain, engagement entre César et Afranius. A la fin de la journée, chacun se vante de la victoire, ce qui arrive toujours quand personne n'a vaincu.

Deux jours après arrive un autre accident plus grave. Les neiges fondent dans les Pyrénées ; la Sègre déborde et entraîne les deux ponts de César.

Autant en arrivera à Napoléon dans l'île

de Lobau, quelques jours avant Wagram.

Voilà César sans vivres et sans moyens de s'en procurer.

Quelque peu de blé qu'on achève de consommer, pas de bétail, tous les propriétaires de bestiaux ont conduit leurs troupeaux hors de la contrée.

Le blé se vend quarante deniers le boisseau.

Joignez à cela les troupes légères espagnoles, accoutumées à passer le fleuve sur des outres, et qui, jour et nuit, harcèlent l'armée de César.

eût tué, si Crassus ne l'eût pris sous sa protection.

Mais alors, laissant Crassus à son aveuglement, Cassius se sépara de lui avec cinq cents cavaliers à peu près, et retourna vers Carrhes.

Là, il prit des guides arabes; et comme ceux-ci lui disaient qu'ils lui conseillaient d'attendre pour se mettre en route que la lune eût dépassé le Scorpion :

— Je ne m'inquiète pas du Scorpion, dit-il, mais du Sagittaire.

En route! en route!

Et il se mit à chevaucher dans la direction de l'Assyrie.

Une autre fraction de l'armée se sépara aussi de Crassus.

Celle-là, conduite par des guides fidèles, parvint à une chaîne de montagnes qui s'étend à quelque distance du Tibre, et qu'on appelle les Sinnaques.

Ils étaient cinq mille environ, et commandés par un lieutenant qui était connu d'eux par son courage.

Ils avaient donc toute confiance en lui.

Il se nommait Octavius.

Quant à Crassus, son mauvais génie ne l'avait point abandonné; d'abord ce mauvais génie s'était appelé Ariamnès, maintenant il s'appelait Andromachus.

Le jour surprit Crassus engagé dans les marais et les fondrières.

Il commença de comprendre qu'il y avait trahison.

Le glaive sur la gorge, il ordonna à Andromachus de le conduire sur un meilleur terrain.

Force fut à celui-ci d'obéir.

Après bien des fatigues, il le ramena sur le grand chemin.

Crassus avait encore avec lui quatre cohortes armées de boucliers, quelques cavaliers et cinq licteurs.

A peine ce qui lui restait d'hommes

était-il, grâce à l'amélioration du terrain, rallié autour de lui, que l'ennemi parut.

Crassus gagna une crête de montagne, et de là, à une demi-lieue de lui, il vit une autre colline couverte d'hommes dont les armes étincelaient au soleil levant.

Ceux qui occupaient cette colline étaient Octavius et ses soldats.

C'était un dernier espoir.

On allait donc pouvoir se soutenir l'un l'autre.

Les Parthes se dirigèrent vers Crassus, comme s'ils eussent su que là était le général en chef, et ils commencèrent l'attaque.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du quatrième volume.

DEUXIÈME PARTIE

(SUITE).

Fin de la table du quatrième volume.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN.

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1857

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1857



